

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 36.

JEUDI, 7 SEPTEMBRE 1882

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer.

*L'Opinion Publique* est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

## CHRONIQUE

Ils nous reviennent à la file ceux que la chaleur a chassés de la ville durant la canicule ! Je dis la chaleur, c'est une façon de m'exprimer, car à l'époque du départ pour les eaux, il faisait partout cet été, à Québec et à Montréal, une température délicieuse. Il a plu si souvent, que l'on pouvait être *aux eaux* sans sortir de chez soi.

Que de regrets et de déceptions chez ceux qui sont allés grelotter sur les plages brumeuses et froides de Cacouna, de la Malbaie et de Kamouraska ! Comme c'est amusant de passer sa soirée et parfois sa journée au coin du feu en plein mois de juillet ! On a pourtant assez de cet amusement huit mois de l'année durant. Mais la mode, que voulez-vous, la mode commande d'aller aux eaux à tout prix, et la mode est un maître auquel on ne désobéit jamais, une fois enrégimenté sous son drapeau à chiffons multicolores.

\* \*

Il faut que la mode, par exemple, ait une grande puissance pour contraindre ses victimes à porter aux eaux cette horreur de chapeau qui s'appelle *sea side hat*. C'est une espèce de couvre-chef en feutre archimou de la consistance d'une serviette mouillée auquel on donne mille formes qu'il ne garde pas. Mettez cela sur la tête d'une femme et le plus joli minois ressemble à une caricature. Quant aux hommes qui ont le courage de s'en coiffer, leurs amis ont droit de ne pas les reconnaître et leurs parents de les déshériter ! Et je ne parle pas du cachet d'effronterie que cet affreux *sea side hat* imprime ! Et dire que nos élégants trouvent cela chic ! Quelle perversion du goût !

Si les *sea siders* croient étonner, épater, pour nous servir du jargon moderne, les campagnards, ils se trompent grandement. Ce couvre-chef les couvrent de ridicule à leurs yeux, c'est le cas de le dire. Il faut entendre les plaisanteries salées et pas bêtes du tout qui tombent drus sur la tête de nos épâtants citadins !

\* \*

Puisque je suis en train de signaler un ridicule, pourquoi m'arrêterai-je en si beau chemin ? Vous est-il arrivé, lorsque vous flâniez tranquillement à la campagne, de vous sentir coudoyer par quelques-uns de vos compatriotes de la ville, qui vous écorchent les oreilles en baragouinant la langue de Shakespeare ? Je ne sais rien d'aussi agaçant que d'entendre le fils de Jean Pierre, Canadien comme tous ceux qui l'entourent,

poser pour l'Anglais ! Et quelle pose encore ! Ils n'arrivent qu'à une pauvre imitation qui fait bien rire ceux qui s'y connaissent et même ceux qui ne s'y connaissent pas. Il n'y a qu'une manière d'étonner les gens, c'est d'être vrai, d'être soi-même lorsqu'on est quelque chose ; et comme cela n'arrive guère au bel âge, on fait mieux alors de s'amuser à la bonne franquette, sans vouloir écarquiller les yeux de la galerie.

\* \*

Une autre rentrée qui s'opère en ce moment, c'est celle des écoliers ! Chaque bateau, chaque train de chemin de fer amène à la ville les nourrissons de la science. Les modestes coffres bleus ou rouges s'étagent sur les malles rebondies de nos élégantes mondaines, retour des eaux !

Géôles, je veux dire collègues et couvents, ouvrez vos portes et vos grilles pour recevoir toute cette jeunesse qui a plus ou moins soif de science et faim de vérité ! Et vous, chers écoliers, vous pouvez vous attendre à ce que l'on vous dise, le jour de la rentrée, pour vous faire envisager gaiement vos dix mois de réclusion, "le temps du collège ou du couvent, c'est le plus beau temps de la vie." C'est vrai pour un bon nombre, mais par malheur, on n'apprécie ce beau temps que trop tard et voilà pourquoi l'on n'en jouit qu'à moitié lorsqu'il dure.

A propos de rentrée, cela me rappelle l'histoire d'un écolier de mon temps qui rentrait chaque automne avec un sigulier accompagnement. Son père, excellent cultivateur, avait fait avec le procureur du collège, un arrangement en vertu duquel il paierait la pension de son fils en nature. Fort de ce marché, il arrivait chaque automne flanqué de son fils et poussant devant eux deux jeunes bœufs qui d'un pas "tranquille et lent" s'avançaient vers le collège sans se douter à quelle bonne œuvre ils allaient travailler. Aujourd'hui ce jeune écolier est un digne prêtre, l'honneur du clergé canadien.

\* \*

Vous est-il arrivé, comme à moi de vous demander, par les fortes journées de notre chaleur torride, s'il n'y aurait pas moyen d'utiliser toute cette chaleur solaire ? Je me suis souvent posé le problème, sans le résoudre, comme bien vous le pensez. Un autre a été plus heureux que moi. Je vois par les journaux de Paris, que M. Abel Pifre a inventé un moteur solaire assez fort pour mettre en mouvement une machine à imprimer. L'invention a attiré l'attention du correspondant parisien du *Times*, qui la signale à ce journal :

"Il est prouvé maintenant que, dans un pays de soleil ininterrompu, la chaudière peut être chauffée en 30 ou 40 minutes. Un appareil mobile peut faire bouillir 2 demi-quarts à l'heure, ou 4 gallons par jour, approvisionnement, par distillation ou par ébullition, 6 ou 8 hommes.

"L'appareil peut être aisément transporté à dos d'homme, et l'on peut être assuré d'obtenir avec de l'eau, même de très mauvaise qualité, une eau potable et bonne à boire.

"J'ai eu l'occasion de contrôler ces faits, en voyant distiller du cidre, mettre une pompe en mouvement et faire du café ; en un mot, l'action calorifique du soleil remplace celle du combustible.

"L'appareil, tel qu'il est, permettrait au soldat, dans l'Inde ou en Egypte, d'obtenir en campagne, de la bonne eau, et de cuire ses aliments rapidement.

"L'invention est d'une importance spéciale pour l'Angleterre, précisément en ce moment. Mais, même quand la question égyptienne sera réglée, les troupes indiennes la trouveront d'une valeur inestimable. Il importe donc qu'une commission soit sur le champ envoyée 30, rue d'Assas, avec mission de faire un rapport immédiat, car chaque minute de gagnée peut éviter des souffrances à des Anglais combattant au loin pour leur pays.

"Peut-être dira-t-on que j'ai pu me tromper ?

"Mais une commission en déciderait, et, si l'appareil est bon, le moindre retard dans son adoption serait déplorable."

Toujours pratiques les Anglais, même pour les inventions des autres.

## L'ACCIDENT DE SAINTE-ROSE

Nos lecteurs connaissent à l'heure qu'il est l'accident de Sainte-Rose, qui aurait pu avoir des proportions autrement sérieuses si un train de passagers au lieu d'un train de voitures chargées de bois, était tombé à la rivière avec l'arche du pont de Sainte-Rose.

Cet accident ne saurait manquer d'avoir un grand retentissement parmi notre public qui voyage entre Ottawa et Montréal. La plupart des ponts jetés sur les rivières qui coupent cette ligne sont du même modèle que celui de Sainte-Rose. Les principaux sont ceux de la Rivière-des-Prairies, de la Rivière-Rouge, de la Rivière-au-Lièvre, de la Gatineau et de l'Ottawa. Comme tous ces ponts paraissent se ressembler, le public ne sera rassuré que lorsqu'ils auront tous été soumis à un examen minutieux et à une épreuve sérieuse.

On connaît le principe de construction de ces ponts que l'on substitue partout en Amérique aux ponts tubulaires que la science a trouvés trop lourds et trop coûteux. S'est-elle préoccupée au même point de la question de solidité ? Ils consistent en un arc dont la corde est le tablier. L'arc est formé d'un tube en plaques attachées les unes aux autres au moyen de boulons. De cet arc descendant des tiges qui retiennent le tablier. Toute la force dépend de l'arc, et ce dernier doit être d'autant plus élevé qu'on donne plus de longueur à l'arche. Au point de vue de la science, ces ponts sont la perfection même, en ce sens que chaque morceau de fer est utilisé et qu'il n'y a pas de poids inutile comme dans les ponts tubulaires, chargés d'une masse énorme inutile que les Anglais appellent *dead weight*. Mais à force de ne vouloir employer que du fer utile, ne les a-t-on pas rendus trop légers ? Le pont Victoria, construit d'après l'ancien système, résiste depuis vingt ans à une pression énorme et presque constante, tellement les trains qui le traversent sont nombreux.

Il se produit, au dire des savants, un singulier phénomène dans le fer soumis à une traction ou à une pression considérable. Il arrive assez souvent qu'un énorme essieu de locomotive se brise sans que l'on puisse expliquer pourquoi. Les ponts en fer se rompent de la même façon. Les savants attribuent ces accidents à la cristallisation qui se forme dans le fer. C'est une explication qui nous satisfait comme lorsque certains docteurs, à court de raisons en face d'une maladie, déclarent gravement que "c'est nerveux." Il est singulier que cette cristallisation se produise surtout dans les ponts du nouveau modèle !

Quoiqu'il en soit, le public voyageur qui veut être protégé et a droit de l'être, exige que dans le cas actuel tous les ponts de chemin de fer soient soumis à de nouvelles épreuves qui le satisfassent complètement. Il y va aussi de l'intérêt des compagnies de faire droit, sur ce point, à sa légitime exigence.

## Une rivale de l'Académie Française

L'Académie Française va avoir une rivale. Ce sont deux frères, deux romanciers, les deux Goncourt, qui ont conçu le projet d'éclipser l'œuvre du cardinal Richelieu. Le premier des Goncourt est mort et la future Académie existera au lendemain du trépas du survivant qui lui lègue toute sa fortune.

L'Académie-Goncourt, qui sera naturaliste, se composera de dix membres désignés à l'origine par le fondateur, mais qui se recruteront ensuite eux-mêmes par voie d'élection. S'ils sont quatre fois moins nombreux, ces académiciens de l'avenir, en revanche, jouiront d'un traitement quatre fois plus considérable. Il sera alloué à chacun d'eux 4000 francs par an, et ils auront à décerner un prix de 5000 francs chaque année, réservé à l'auteur de la meilleure œuvre d'imagination, en particulier d'un roman. Tout membre de l'Académie française et tout poète sont rigoureusement exclus des cadres de l'Académie-Goncourt. On voit que l'intention formelle, incontestable, du fondateur a été non seulement de créer une rivale au Palais-Mazarin, mais encore d'en contre-balancer et, autant que possible, d'en anni-

hiler la funeste influence sur les lettres. Un prix annuel, c'est bien peu sans doute pour atteindre ce résultat si désirable, mais il faut compter avec l'éclat et le retentissement que ne pourront manquer d'obtenir le choix d'une académie prédestinée aux faveurs de la jeune école et de la presse avancée. D'ailleurs ce prix est de 5000 francs, et rien n'empêchera M. Zola de léguer à son tour le fruit de ses nobles labeurs pour enrichir la caisse.

### Le docteur Crevaux et la mission du Haut-Paraguay

(Voir gravure)

Il nous faut encore insérer un nom au martyrologe de la géographie.

Il y a quelque temps, un journal brésilien annonça que, selon des avis de Tarija parvenus au consul de la république Argentine à Tupiza, l'expédition du Dr Crevaux avait été massacrée par les Indiens Tobas au moment où elle allait remonter le Pilcomayo, un des affluents du Paraguay. D'après ces nouvelles, aucun des dix-neuf membres de la mission n'avait pu échapper à la mort. Toutefois, qu'il nous soit permis d'espérer encore ; à l'heure où nous écrivons ces lignes, le ministère de l'Instruction Publique, ni la Société de géographie, sous le patronage desquels s'accomplissait l'exploration, n'ont reçu de nouvelles ; le ministère des Affaires étrangères n'a rien reçu non plus de ses agents.

Si la nouvelle de leur mort est fautive, les témoignages de sympathie que nous leur apportons ici seront, nous l'espérons, un adoucissement à leurs souffrances ; ils prouveront à ces hardis pionniers de la civilisation qu'ils ont en France des amis qui suivent leurs travaux avec intérêt et honorent leur courage.

Dans cette expédition, le Dr Crevaux était accompagné d'un astronome, le Dr Rillet, de Jules Ringel, dessinateur, d'Ernest Hautrat, marin timonier breveté, et de Joseph Didelot, aide.

Si Crevaux est mort, comme malheureusement presque tout porte à le croire, c'est une grande perte pour la marine, pour la science et pour la France.

Le *Courrier des Etats-Unis* donne des nouvelles plus récentes :

“ Il n'y a plus malheureusement aucun doute sur l'exactitude de la nouvelle, précédemment donnée, dit ce journal, du massacre de la mission Crevaux dans les solitudes de l'Amérique du Sud.

“ On peut suivre les traces de la mission Crevaux jusqu'à la fin du mois de mars dernier. C'est l'époque à laquelle elle s'est mise en route, partant de la mission de San Francisco avec une escorte de dix-huit personnes, les unes prenant part à l'expédition au point de vue scientifique, les autres l'aidant seulement dans ses travaux matériels. Tous les membres de l'expédition étaient armés de fusils Remington, et chacun avait 300 cartouches.

— Avec ça, disait Crevaux à M. Trigo, négociant bolivien qui lui donna l'hospitalité à Tarija, les sauvages n'ont qu'à venir. Où sont-ils ? Je veux en goûter !

“ Ils sont venus, hélas, et la mission tout entière a été massacrée.

“ Par qui ?

“ Un explorateur qui a visité ces contrées met tout d'abord hors de cause les Indiens Tobas, qui sont d'humeur douce. Selon lui, il faudrait attribuer le massacre aux déserteurs, assassins et voleurs des cinq pays limitrophes ou peu éloignés du Pilcomayo, Brésil, Bolivie, Pérou, Paraguay, République Argentine et même de l'Uruguay qui, depuis la guerre du Paraguay et surtout depuis la guerre entre la Bolivie et le Chili, pullulent en ces parages.

“ Tous ceux qui ont habité l'Amérique du Sud savent qu'on a la fâcheuse habitude, dans beaucoup d'Etats, d'envoyer au service militaire (force), ceux qui ont commis un ou plusieurs crimes, en sorte que lorsque ces criminels en trouvent l'occasion, ils s'échappent et vont se réfugier dans le triangle formé par le Paraguay, le Pilcomayo et la Sierra, territoire qui se trouve à proximité de trois frontières.

“ Ce serait donc à ces bandes d'assassins plutôt qu'aux Indiens Tobas qu'on devrait attribuer le massacre.”

X... prétend qu'il n'a jamais eu affaire qu'à des ingrats.

— Il y a des gens pour lesquels je me suis saigné, disait-il, et ils ne me regardent seulement pas... Je n'ai pas de reine !

A la cour d'assises.

On juge un misérable, accusé de viol et d'assassinat ; les preuves sont accablantes, et l'avocat-général vient de réclamer contre le criminel toutes les rigueurs de la justice.

— Voyons, mon président, dit alors l'accusé prenant un air bonhomme, ne soyez pas trop méchant ! Il ne faut pas m'en vouloir pour ça, je ne me connais que ce défaut-là ! ! !

## L'ILE PERROT ET SES ENVIRONS

### ESSAI HISTORIQUE

(De 1672 à 1872)

PAR T.-NAP. LE MOYNE, P<sup>tre</sup>, BEAUHARNOIS

### SECONDE PARTIE

#### Histoire religieuse

(Suite)

*Ste-Jeanne Françoise Fremiot de Chantal*

Lorsque l'on voua l'église au culte en 1786, ce nom patronal lui fut apparemment donné pour perpétuer la mémoire de sa première bienfaitrice, dame *Françoise Cullerier*, seigneuresse de l'île. C'était aussi le temps où *Ste-Jeanne Françoise*, baronne de Chantal, si vénérée en France à cause de sa sainteté, ses œuvres et ses miracles, venait d'être canonisée par Clément XIII (1767).

Sa fête tombe le 21 d'août.

M. Denaut, qui s'était hâté de créer l'organisation régulière de la paroisse, commença immédiatement à y tenir des registres, bien que non résident en la paroisse. Le premier acte qui apparaît sous sa signature est le baptême de Joseph Morin :

“ L'an mil sept cent quatre vingt six Le quinze janvier par nous prêtre soussigné a été baptisé Joseph né d'hier du légitime Mariage de Jean Baptiste Morin et de Marie Anne picard ses père et mère de cette paroisse. Le parain a été Jean Baptiste dechamp, sa maraine Marguerite delaurier qui n'ont su signer.

“ (signé) DENAUT, p<sup>tre</sup>.”

La sépulture de Joseph Hurto, 22 février 1786, est la première qui s'y trouve enregistrée.

Le premier mariage est celui d'Augustin Lefebvre et de Susanne Leduc, 24 août 1786.

Le premier registre et les autres, jusqu'à celui de 1792 inclusivement, portent le paraphe de René Ovide Hertel de Rouville, J. B. R. ; celui de 1795 est de James Wachter ; ceux de 1796 à 1814 sont de P. J. Panet ; de 1814 à 1820, Foucher ; de 1821 à 1826, G. Pyke ; de 1826 à 1837, Foucher ; de 1837 à 1852, G. Pyke ; de 1852 à 1871, Vanfelson.

Le tableau des quelques années suivantes fait assez bien connaître le chiffre des baptêmes, mariages et sépultures :

Années	Baptêmes	Mariages	Sépultures
1786.....	24.....	3.....	14
1792.....	24.....	7.....	13
1793.....	28.....	6.....	21
1794.....	38.....	13.....	25
1795.....	40.....	5.....	26
1796.....	36.....	7.....	20
1815.....	59.....	15.....	13
1816.....	73.....	7.....	7
1819.....	61.....	8.....	25
1821.....	51.....	7.....	15
1822.....	34.....	6.....	15
1824.....	47.....	11.....	19
1830.....	28.....	7.....	26
1831.....	37.....	10.....	23
1837.....	28.....	5.....	18
1838.....	36.....	6.....	15
1839.....	42.....	4.....	17
1845.....	39.....	4.....	13
1846.....	19.....	6.....	13
1853.....	24.....	1.....	10
1854.....	23.....	5.....	21
1855.....	24.....	8.....	24
1863.....	20.....	13.....	8
1864.....	24.....	12.....	16
1865.....	30.....	9.....	9
1874.....	25.....	8.....	12
1875.....	25.....	8.....	19
1881.....	27.....	6.....	24

On aimera sans doute à connaître les traits principaux de la vie de M. Denaut, missionnaire dévoué et infatigable qui a tant fait pour créer cette paroisse de l'île Perrot. M. le chevalier L. A. Huguet-Latour, dans “ l'Annuaire de Ville-Marie,” en a peut-être été le biographe le plus exact.

Pierre, né à Montréal le 20 juillet 1743, d'André Denaut et de Françoise Boyer, fut ordonné dans l'église de St-Pierre, île d'Orléans, le 25 janvier 1767, par Mgr d'Esglis, et deux mois après envoyé aux Cèdres. Il y fut curé depuis le 22 mars 1767 jusqu'en octobre 1789 ; il desservait en même temps St-Michel de Vaudreuil du 5 septembre 1773 au 30 octobre 1775. La desserte qu'il fit de Ste-Jeanne de l'île Perrot commença dès l'année 1767 ou vers ce temps. Son dernier acte au registre de cette paroisse est du 14 octobre 1787. Nommé curé de Longueuil en 1789, il hésita à accepter une position si importante. Dans ses lettres à l'évêque à ce sujet, on voit que l'humilité chez lui ne cédait en rien à l'obéis-

sance. Sa lettre d'acceptation est du 28 mai 1789. Il exerçait le saint ministère à Longueuil depuis le 11 octobre 1789, lorsqu'il fut élu coadjuteur de Mgr Hubert le 23 mai 1794. Pie VI confirma cette élection et le nomma évêque de Canathe (en Palestine) et coadjuteur de Québec, par une bulle du 30 septembre 1794. Sacré à Montréal le 29 juin 1795, il continua ses fonctions de curé à Longueuil. Mgr Hubert s'étant démis de l'évêché de Québec le 1er septembre 1797, Mgr Denaut lui succéda comme dixième évêque de Québec, prenant possession de son siège le 4 du même mois. Mort à Longueuil le 17 janvier 1806, à l'âge de 62 ans, il fut inhumé dans le chœur de cette église où il avait été curé pendant dix-sept ans.

Durant son épiscopat, il eut à transiger des affaires avec ses anciens paroissiens des Cèdres et de l'île Perrot. Dans cette correspondance, et surtout avec son ami de cœur, le seigneur de Soulanges (Le Moyne de Longueuil), vous sentez que l'affection de l'ancien missionnaire s'était conservé dans le cœur de l'évêque.

M. François Brunet  
(1787-1789)

Après avoir tenu registres à l'île près de deux ans, c'est-à-dire de janvier 1786 au 14 octobre 1787, et s'être assuré des ressources de la paroisse, M. Denaut crut devoir conseiller à l'évêque d'y placer un curé résidant.

M. Brunet fut en conséquence chargé de Ste-Jeanne et de Ste-Anne, séjournant tantôt dans une paroisse, tantôt dans l'autre, pour la commodité de ses ouailles. Aussi, il est à remarquer que ni l'une ni l'autre paroisse n'avaient encore de presbytère logeable. A ce sujet, voici ce que M. Brunet écrivait à Mgr Hubert (1).

Cette lettre est datée de l'île Perrot, 9 septembre 1789 :

“ J'ai exécuté, monseigneur, vos ordres avec tout le zèle possible. J'ai lu les lettres de Votre Grandeur aux paroissiens de l'une et de l'autre paroisse qui paraissent disposés à suivre ses intentions. Les habitants de Ste-Anne ont résolu de me faire, pour cet hiver, une chambre dans l'ancien presbytère, ne pouvant faire d'avantage cette année, et ayant dessein de bâtir le printemps prochain une maison telle que Votre Grandeur le demande. Les travaux de la récolte ont empêché de mettre la dernière main aux ouvrages que les habitants de l'île *perreault* n'avaient pas encore achevés...

“ (signé) BRUNET, p<sup>tre</sup>.”

Dans cette lettre, le curé se plaint du “ débat au sujet du chemin de traverse.” Il s'agissait du chemin qui traverse l'île Perrot du nord-ouest au sud-est et conduisant à l'église.

L'administration de M. Brunet fut de courte durée. Né à Montréal, le 4 juillet 1763, de François Brunet et de Marthe Pouget, il venait d'être ordonné (8 octobre 1786), lorsqu'il fut nommé curé de l'île Perrot et de Ste-Anne. Son premier acte au registre de l'île porte la date du 18 octobre 1787, et le dernier celle du 28 septembre 1789. Au départ de M. Denaut pour Longueuil, M. Brunet alla lui succéder aux Cèdres. Il devint ensuite curé de Ste-Rose en 1796, de St-Jean-Port-Joli en 1808, et de St Paul en 1810. Il est décédé dans cette paroisse le 10 avril 1819, à l'âge de 55 ans.

M. Michel Brunet, curé à Terrebonne, puis à Saint-Martin, était frère de celui-ci.

M. Frs. Joseph Cazeneuve  
(1789 à 1797)

Né à St-Sulpice de Montréal le 9 février 1766, et fils de Joseph Cazeneuve et de Madeleine Robillard, il fut ordonné le 28 mars 1789. La même année, il fut nommé curé de Ste-Anne *du petit rapide* et de l'île Perrot.

En arrivant dans cette dernière paroisse, le premier soin du curé fut de pourvoir l'église de plusieurs articles nécessaires au culte et d'acheter le tableau de Ste-Jeanne. Ce vieux tableau est encore au-dessus du maître-autel. Il avait été acheté pour 222 francs de l'abbé Ls. Jos. Desjardins-Desplante, qui l'avait sauvé de la destruction lors de la révolution française en l'emportant au pays avec lui.

Dans le chœur se trouvent des autres toiles-médailles, plus petites et assez bien faites ; dans les chapelles latérales : “ la fuite en Egypte,” “ le baptême de Notre-Seigneur” et “ saint Antoine de Padoue.” Sur ce dernier on peut encore lire : Ant. Leduc, *ex dono* ; les anciens prétendent qu'il a coûté 1,200 francs. Tous ces tableaux sont usés par le temps et ont souffert le rapiécetage.

Ce fut sous M. Cazeneuve, le 14 décembre 1789, que se fit la première sépulture dans l'église, celle de “ dame Julie Janisse, vivante épouse de Sr. Antoine Le Duc, capt. des milices à Beauharnois, entre le Banc des Marguilliers et les Balustres.”

Outre que cet Ant. Le Duc était bienfaiteur de l'église, il faut savoir que pendant longtemps Beauharnois fut desservi par le curé de l'île Perrot.

(A suivre.)

(1) Mgr Jean François avait été le premier prêtre ordonné sous la domination anglaise. Nommé évêque d'Almyre *in partibus* et coadjuteur de Mgr d'Esglis par une bulle de 1785, il succéda à ce dernier en 1788 et se démit en 1797.



1. Le docteur Billet, astronome. 2. M. Ringel, dessinateur, notre collaborateur.  
 3. Lidelot, aide-timonier. 4. Le docteur Crevaux, chef de l'expédition. 5. Hautrat, maître timonier breveté.

**LE DOCTEUR CREVAUX ET LES MEMBRES DE LA MISSION DU PARAGUAY.**

(Dessin de M. G. Vuillier, d'après une photographie communiquée par la Société de Géographie.)

## L'AVEUGLE

Au mois de novembre 1881, M. Nay, ancien professeur de musique à Toulouse, vint s'installer à Menton avec son fils Henri.

Il loua, dans une des dernières maisons du faubourg, un rez-de-chaussée dont les fenêtres s'ouvraient sur la rue et, en même temps, sur la route qui descend de la montagne. Le calme qui règne dans cette partie de la ville, son air pur et embaumé, et non la beauté du site, avaient déterminé ce choix : Henry Nay était aveugle.

Vers l'âge de quinze ans, sa vue jusqu'alors excellente, commença de s'affaiblir graduellement. Un brouillard, de jour en jour plus épais, tombait sur ses yeux. Bientôt il fallut renoncer à déchiffrer la musique nouvelle. Déjà, malgré sa jeunesse, Henri était un violoniste remarquable. Enfin, la nuit profonde se fit sous ses paupières. Un matin, il se plaça devant le soleil levant et ouvrit démesurément les yeux. Ils demeurèrent fixes, insensibles. Il les referma, deux larmes filtrèrent entre ses cils, et ce fut tout.

Alors le père prit l'enfant par la main et partit à la recherche d'un guérisseur. Tous les spécialistes célèbres furent consultés. Unaniment ils déclarèrent que la cécité n'était pas irrémédiable, mais que l'opération nécessaire était à la fois douloureuse et dangereuse.

M. Nay, effrayé, n'osa prendre une détermination. Cette hésitation ne compromettait pas le succès de l'opération, d'ailleurs. La raison précoce de l'enfant mûrissait rapidement et le père décida qu'il s'en remettrait un jour entièrement à elle.

En attendant, ils allaient de ville en ville, voyageant presque sans s'arrêter. Henri, dont les moindres désirs étaient satisfaits, se sentait entraîné par cette infatigable activité de l'aveugle qui veut sans cesse changer de pays dans l'espérance obstinée sinon de retrouver la vue, du moins de revoir un peu de lumière.

Cinq années s'étaient ainsi écoulées.

Ils vécurent à Menton, comme partout, fort retirés, ne sortant guère que le soir. Les matinées étaient consacrées à la lecture faite à haute voix par M. Nay ; les après-midi à la musique. Le vieux professeur accompagnait au piano, tant bien que mal de ses doigts raidis, les étincelantes improvisations de son fils. C'était l'unique joie de l'enfant de se laisser aller pendant des heures entières à tous les caprices de sa fantaisie. Il faisait voler les notes sous son archet comme une poussière sonore, ou bien il s'attardait en de longues et mélancoliques romances où pleuraient les regrets du trésor perdu.

Le soir, à la fraîcheur, Henri, appuyé au bras de son père, se dirigeait vers la mer. Il s'asseyait sur le sable et restait là, immobile, concentrant son attention sur les bruits infinis des vagues, cherchant à distinguer les uns des autres les innombrables cris dont est composée l'harmonie monotone de la mer.

Un jour cependant, ils se dirigèrent vers les bois voisins par le chemin qui côtoyait leur maison.

Au bout d'un quart d'heure de marche, Henri s'arrêta.

—Tu es fatigué, père ?

—Non, certes, répondit vivement le vieillard.

On ne me trompe pas, reprit l'aveugle en souriant. Votre canne frappe le sol à chaque pas. Heureusement, nous sommes arrivés ; j'entends le vent qui souffle dans les feuilles.

—Pas encore. Nous longeons la grille d'un parc dont les arbres poussent leurs feuilles au-dessous de la route.

A ce moment résonnèrent dans la paix calme de la nuit quelques accords de piano. Puis, après un silence, le musicien invisible joua la romance de l'*Etoile*, du *Tandauer*.

Henri s'arrêta, la main posée sur le bras de son père.

—Est-ce du côté où brille la lumière ? demanda-t-il.

—Oui.

—Écoutons un peu. Veux-tu ?

—Avec plaisir !

A la romance de l'*Etoile* succéda tout à coup, par un caprice bizarre, une valse de Chopin, jouée avec une fièvre hâtive, comme par quelqu'un qui croirait n'avoir pas le temps de l'achever. Après la valse, un nocturne aux modulations élégiaques, empreintes d'une profonde désespérance, du même auteur. Puis, plus rien que le silence et l'obscurité. La lumière disparut.

—C'est un véritable artiste, dit M. Nay, en reprenant le bras de son fils.

Henri ne répondit pas, mais il pensa : C'est une femme !

Avec la sagacité de l'aveugle dont l'ouïe a de prodigieuses délicatesses, il avait reconnu la femme dans la finesse de l'exécution, dans l'émotion pénétrante de l'expression. Il l'avait même devinée souffrante, au choix capricieux des morceaux, aux transitions brusques de la gaieté à la tristesse, et aux nuances de son jeu.

Le lendemain, en interrogeant la vieille femme qui le servait, il apprit que la villa appartenait à M. Valancourt, un monsieur de Paris, qui l'avait achetée pour sa fille Madeleine, une pauvre demoiselle qui avait Pair bien malade.

Le soir, Henri ne parla pas de retourner à la grille

du parc. Il témoigna seulement le désir d'emporter son violon pour le cas où il lui viendrait la fantaisie d'improviser quelque sérénade aux étoiles. Ce jour-là et les jours suivants, M. Nay et son fils passèrent toute la soirée au bord de la mer.

Si nous allions aujourd'hui dans le bois ? dit un matin M. Nay. Ce serait plus près ; nous rentrerions moins tard ; les nuits deviennent très fraîches.

Le jeune homme réprima un sourire.

—Allons dans le bois, fit-il d'un air indifférent.

Quand le soir, ils arrivèrent près de la villa, Madeleine, seule dans sa chambre, était au piano, comme tous les jours à cette heure qui précédait son coucher. Elle jouait l'*Élégie*, de Ernst.

Henri saisit rapidement son violon, et, debout sur la route, frémissant d'inquiétude, il répondit comme un écho à la mélodie qu'il entendait.

Aux premières notes du violon, Madeleine se leva brusquement, toute surprise, et se retourna. La fenêtre était ouverte. Elle la ferma.

—On me voit, pensa-t-elle, en rougissant.

Le violon se tut...

La jeune fille, un instant après, entr'ouvrit les rideaux et essaya de percer l'obscurité qui enveloppait les arbres du parc. Elle ne vit rien.

La première alarme passée, sa curiosité s'était éveillée.

—Qui est-ce ? se demandait-elle.

\* \*

Henri Nay rentra, mécontent de soi, comprenant fort bien qu'il avait troublé une solitude.

Il revint cependant tous les soirs, et chaque fois avec son violon. Dans des improvisations inspirées, il s'efforçait, comme si son langage devait être compris, à demander son pardon et à exprimer les sentiments qui commençaient à l'exalter.

Mais le plus profond silence régnait dans la villa.

Ce silence obstiné le désespérait.

—C'est fini ! se dit-il un jour. Je l'ai offensée. Encore ce soir pour la dernière fois ; et puis, je quitterai le pays...

Que les heures du jour lui semblèrent longues !

L'instant venu, il entraîna son père, qui se prêtait docilement à ce qu'il croyait n'être qu'un caprice poétique.

Henri préluda et commença l'*Élégie* de Ernst. La mélodie qu'il avait jouée la première fois devait être son adieu. Les notes sonores et plaintives du violon se répandaient dans le silence de la nature endormie. L'oreille attentive du musicien ne percevait aucun autre bruit.

Tout à coup il tressaillit violemment et l'archet faillit s'échapper de ses doigts. Une ineffable joie pénétra tout son être...

Les tons d'un piano se mariaient, d'abord timidement, puis plus nettement, avec ceux du violon. C'était Madeleine qui, s'enhardissant peu à peu, jouait l'accompagnement de l'*Élégie*.

Le duo se fût prolongé pendant toute la nuit sans l'intervention de M. Nay.

Henri dut rentrer. Pendant le trajet, il fut silencieux et grave. Il souhaita le bonsoir à son père d'une voix plus triste que d'habitude. Au moment où le vieillard quittait la chambre, il le rappela.

—Père !

—Que veux-tu ?

—Rien... à demain ?

Henri s'était ravisé. Il ne dormit pas de la nuit. Pendant que les heures s'écoulaient, il évoquait les souvenirs de son enfance pour se faire une idée de l'endroit où demeurerait Madeleine et surtout pour la deviner. Comment était-elle ? Il cherchait dans sa mémoire l'image des jeunes filles qu'il avait vues. Il la voyait tantôt blonde et frêle, souple et légère comme un souffle, tantôt brune avec un profil de médaille et des yeux de flamme : l'idée ne lui vint pas qu'elle fût parfaitement belle !

Le lendemain, M. Nay entra de bonne heure dans sa chambre.

—Père ! lui dit-il aussitôt, j'ai enfin pris une résolution. Écrivez à M. Desmarres.

—As-tu bien réfléchi ? demanda M. Nay, qui était devenu pâle.

—C'est une chance à courir, répondit Henri. Que peut-il m'arriver de pis, sinon de rester dans l'état où je suis ?... D'ailleurs, j'ai fait mes réflexions et je suis décidé, ajouta-t-il d'un ton ferme.

M. Nay télégraphia immédiatement cette décision au docteur Desmarres. Le surlendemain, le jeune et célèbre oculiste arrivait à Menton.

—Quand verrai-je, docteur ? lui demanda Henri.

—Dans huit jours ! Pendant huit jours, vous resterez enfermé dans cette chambre, dans le silence, l'obscurité et le repos le plus absolu, mais après...

—Après... je pourrai voir Madeleine ! pensa Henri, sans même écouter la fin de la phrase du docteur.

\* \*

Le soir même et le lendemain, Madeleine attendit vainement. Le troisième jour elle devint triste. Le musicien inconnu qui partageait si entièrement ses goûts, s'était-il lassé ? Avait-il quitté la ville ? Des pen-

sées singulières la troublaient... Non, il ne s'était pas lassé et n'était pas parti ! Déjà la maladie de poitrine dont la jeune fille était atteinte assombrissait son imagination ; des pressentiments funestes l'assaillirent...

Elle passait toutes les journées dans l'attente anxieuse de l'heure où son mystérieux ami devait venir. L'heure venue, elle se mettait au piano, mêlant dans une rapide improvisation leurs mélodies favorites ; puis, elle ouvrait la fenêtre, se penchait dehors, écoutait, le regard fixe dans la nuit.

Un soir, elle crut entendre des pas sur la route. Sans se rendre compte de son action, sans prendre la peine de jeter un châle sur ses épaules, couvertes seulement d'un léger peignoir de mousseline, elle descendit, tête nue, dans le parc, se glissa, légère comme une ombre, dans les allées humides, et entr'ouvrit la petite porte.

Un ouvrier qui revenait du travail—la pioche sur l'épaule—passa. A ce moment, il entonna une joyeuse chanson dont le refrain alla bientôt s'affaiblissant dans le lointain.

Madeleine resta là, appuyée au mur, les tempes brûlantes, le regard perdu. Elle ne sentait pas le vent frais du soir, ni l'humidité des arbres qui tombait en pluie impalpable sur ses épaules. Une idée douloureuse l'absorbait : " Il ne viendra plus ! "

Tout d'un coup, un violent frisson la secoua tout entière : elle rentra, défaillante, brisée, le cœur navré, et s'étendit sur son lit, avec une fièvre intense...

\* \*

Dix jours après cette fatale soirée, Henri Nay, enfermé dans sa chambre, dont les rideaux étaient encore clos, attendait la visite du médecin de Menton à qui le docteur Desmarres, avant de retourner à Paris,—son opération faite—avait donné ses instructions.

L'opération avait réussi : Henri n'était plus aveugle. Mais il devait accoutumer peu à peu ses yeux à la lumière. Depuis quelques jours le bandeau ne les recouvrait plus. Ce matin-là le médecin allait écarter enfin les rideaux épais des fenêtres et lui permettre de revoir le jour, la lumière du soleil, l'éclat du ciel.

Le médecin entra, suivi de M. Nay.

Une profonde émotion étreignait Henri. Son père lui prit la main et le conduisit vers la fenêtre que le médecin ouvrait lentement...

—Regarde ! lui dit-il.

Henri poussa un cri et ferma les yeux, ébloui. Puis, il les rouvrit, et se penchant, il embrassa d'un long regard l'horizon tout entier. Il chercha aussitôt le chemin qui conduisait à la villa.

—Enfin, je verrai Madeleine !... pensait-il.

Au même instant, il aperçut au détour de la route un prêtre en surplis, une croix argentée à la main ; puis des enfants de chœur, suivis de six femmes du pays portant un cercueil couvert d'un drap blanc. Derrière, des jeunes filles en robe blanche tenant des cierges, et enfin un long cortège silencieux et recueilli.

Henri eut un horrible serrement de cœur.

—Docteur, dit-il, c'est une jeune fille qu'on enterre ?

—Oui, répondit celui-ci, une charmante et malheureuse enfant tuée par la phthisie. Figurez-vous qu'elle est morte devant son piano, en jouant la célèbre *Élégie* de Ernst. Elle s'appelait...

—Madeleine ! dit Henri d'une voix étranglée.

—Tu la connaissais ? demanda M. Nay, tout surpris.

—Non, murmura le jeune homme, mais... je l'aimais !

PAUL MANUEL.

UNE FÊTE DE FAMILLE.—Samedi dernier, à Cushing Grove, près Montréal, a eu lieu le deuxième pique-nique annuel des employés de " British American Bank Note Cie et de la Cie Burland." Cette fête, favorisée par un temps magnifique, a été un véritable succès. Les organisateurs méritent beaucoup d'éloges. Les chefs des deux établissements, M. Burland en tête, ont pris une part active aux amusements de la journée. Des prix de grande valeur ont été remportés dans les jeux et courses qui ont eu lieu à Cushing Grove.

Le *Daymar*, vapeur choisi pour transporter les excursionnistes, est revenu le soir avec tous les gens de la fête, qui se sont donné rendez-vous pour l'année prochaine.

Tous ceux qui ont pris part à cette fête du travail s'en rappelleront longtemps.

Le comité de l'excursion désire remercier les dames et les messieurs dont les noms suivent, pour les magnifiques cadeaux qu'ils ont gracieusement offerts à cette occasion :

Madame G. B. Burland et madame Gillelan	
MM. J. H. Burland	MM. Ewing & Cunningham
G. Lafraicain	McFarlane, Austin & Robertson
C. Garth	McArthur, Corneille & Co
W. McLaren	Wulf & Co
R. Miller	J. Rattray & Co
R. Thompson	Morton, Phillips & Bulmer
E. Field	Cuthbert & Son
R. Reinhold	Lorge & Co
G. Robert	Dawson Bros.
F. X. Beauchamp	Canada Paper Co
E. Morgan	Dominion Type Fdr Co
Thos. Waddell	
Jas. Cunningham.	

## CHOSSES ET AUTRES

La bibliothèque de l'Université Laval renferme 69,000 volumes.

Trouba-Pacha, ci-devant gouverneur d'Alexandrie, a été empoisonné. Il a succombé.

Les autorités catholiques de Dublin ont refusé la sépulture ecclésiastique à un fézien décédé dernièrement.

M. Joseph Loranger, C. R., frère de l'hon. juge L.-O. Loranger, est nommé greffier de la paix à Montréal.

Le département des postes aux Etats-Unis rapportera, cette année, un bénéfice net d'un million.

M. Dupont a été élu samedi dernier, à Bagot, pour la Chambre des Communes, par une majorité de plus de 300 voix.

L'honorable juge L.-O. Loranger a siégé vendredi dernier pour la première fois comme juge de la cour supérieure, à Montréal.

On annonce la mort de M. L.-C. Clément, ex-représentant de Charlevoix aux Communes, arrivée aux Eboulements.

Sir Hector Langevin agira comme Secrétaire-d'Etat en l'absence de l'hon. M. Chapleau, qui durera deux ou trois mois.

Deux journalistes parisiens, M. Nichard, du *Petit Caporal*, et M. Devassis, du *Combat*, se sont battus en duel, il y a quelques jours, et M. Devassis a été tué.

Le *Travailleur*, de Worcester, dit que Calixte Lavalée, notre pianiste distingué, est actuellement à Saratoga, se reposant de ses travaux ardu des deux dernières années.

L'hon. John-Herbert Crawford, solliciteur-général pour la province du Nouveau-Brunswick, est décédé à Hampton. Le distingué défunt n'était âgé que de 39 ans.

L'usine à sucre de Berthier (en haut) a été vendue par encan. Les enchères ont atteint le chiffre de \$76,000. Les acheteurs sont MM. A. Prévost, O. Lafrenière, St-Onge, Bessette, Tranchemontagne et A. Masson.

Les assises criminelles de septembre se sont ouvertes vendredi, à Montréal, sous la présidence de l'hon. juge Baby. M. C.-P. Davidson, C. R., M. J.-A. Ouimet, C. R., agissent comme substituts du Procureur-Général.

Les récentes fusions du Grand-Tronc avec d'autres compagnies portent le nombre de milles de ce chemin à un chiffre considérable. Le Grand-Tronc proprement dit a 1,511 milles, et avec ses autres lignes 3,330 milles.

M. l'abbé Alfred Archambault, fils de l'hon. Louis Archambault, est parti samedi dernier pour Rome, où il doit passer une couple d'années. M. l'abbé Archambault a été ordonné prêtre il y a quelques mois.

L'hon. M. Chapleau et Mme Chapleau, M. L. A. Sénécal, Mme et Mlle Sénécal, M. le Dr Rottot et Mme Rottot, M. H. Bergeron, M. P., M. J. B. Renaud et M. Blumhart, sont partis samedi dernier pour l'Europe à bord du *Parisien*.

Le gouvernement canadien a donné des récompenses aux capitaines de navires dont les noms suivent pour avoir sauvé les équipages des vaisseaux canadiens naufragés : Hans P. R. Mathewson, commandant de la barque norvégienne *Norma*, et A. G. M. Erickson, capitaine du navire norvégien *Wauland*.

Le gouvernement, va, dit-on, demander des soumissions pour l'érection d'une statue à sir George Cartier, à Ottawa. Cette statue aura six pieds de haut et sera en bronze. Elle sera placée sur la terrasse du Parlement à gauche, à quelques pas de l'extrémité est, en vue de la salle du Conseil Privé.

Mgr François-Norbert Blanchet, archevêque de l'Ontario, a définitivement obtenu sa retraite, qu'il sollicitait de la cour de Rome depuis quatre ans. Il est âgé de quatre-vingt-six ans, prêtre depuis soixante-deux ans et évêque depuis trente-six. Son successeur est Mgr Seghers, qui a été sacré le 15 août dernier.

Nonobstant son âge extrêmement avancé, Mgr l'archevêque Blanchet n'a rien perdu de ses facultés. Il

écrit encore avec facilité et d'une manière très intelligente.

Mgr Blanchet est le cousin de l'hon. M. Blanchet, Orateur des Communes, et de l'hon. M. Jean Blanchet, secrétaire-provincial.

Hanlan, le champion, doit passer quelques jours à Montréal pendant l'exposition. Il a promis au comité de se donner en spectacle à la ville, et de faire une course en canot sur le fleuve, au bénéfice de la curiosité montréalaise. Nous aurons aussi, par la même occasion, comme on le sait déjà, une autre célébrité aquatique, dans la personne du fameux capitaine Webb, l'illustre nageur anglais.

Le squelette de Guiteau est actuellement au musée médical du département de la guerre, à Washington, mais il n'est pas exhibé.

On ne peut en disposer tant que la Cour ne se sera pas prononcée sur la validité du testament de Guiteau, qui, comme on le sait, a légué son corps au Dr Hicks. Les experts chargés de faire, au moyen du microscope, l'examen du cerveau de Guiteau, ont terminé leur travail. Ils ne sont pas d'accord, dit-on, et deux rapports seront probablement soumis.

C'est avec plaisir que nous constatons la part prise par un de nos compatriotes, M. le Dr I. A. Crevier, aux séances du Congrès Scientifique Américain qui vient de nous quitter.

Membre de l'association depuis 1869, le docteur a contribué à divers rapports publiés dans la revue annuelle de l'association.

Cette année le docteur a présenté à la section Biologique F. une étude fort intéressante sur les effets du venin du crapaud canadien (*Bufo Americana*).

On connaît l'industrie des pauvres gens qui ramassent des bouts de cigares.

En Allemagne, dans tous les cafés, dans toutes les brasseries se trouve une boîte en métal placée sur une table au centre de l'établissement. Chaque fois que les consommateurs allument un nouveau cigare, ils se lèvent et portent le bout dans la boîte.

Ce récipient est une sorte de tronc dont le couvercle, fermant à cadenas, est en forme d'entonnoir. C'est une société de bienfaisance qui en place ainsi dans tous les établissements publics et qui fait recueillir les bouts de cigares et les débris de tabac. Le produit de la vente est consacré à l'achat d'un habillement complet qu'on distribue, à Noël, aux enfants pauvres.

D'après les rapports officiels, dix-neuf associations de ce genre ont recueilli, en 1881, 4,569 livres de tabac, qui ont été vendues 31,250 francs avec lesquels on a pu avoir des habillements complet pour 1,726 enfants, soit 18 francs environ par vêtement.

Les commis-marchands de Saint-Jean, P.Q., ont formé une association pour la fermeture des magasins à bonne heure. On a composé, pour eux, à cette occasion, la chanson que voici :

## LES COMMIS

AIR : — *L'Esclave de Guinée*

## I

Sans murmurer, durant toute saison,  
Nous travaillons de tout notre courage.  
L'aurore à peine a blanchi l'horizon,  
Déjà, commis, nous sommes à l'ouvrage :  
Et quand la nuit, allumant ses flambeaux,  
Vient de fatigue alourdir nos paupières,  
Elle nous trouve à nos tâches sévères,  
Et, cependant, c'est l'heure du repos. (*bis*)

## II

C'est vrai, patrons, nos bras sont vigoureux,  
Nos cœurs vaillants, mais la tâche est bien rude !  
Vous connaissez notre sort douloureux :  
Pour nous la vie est une servitude.  
Ne laissez pas notre voix sans échos :  
Mais accueillez notre pressante instance,  
Pour adoucir un peu notre existence :  
A vos commis donnez quelque repos. (*bis*)

## III

Pour vous, patrons, esclaves au comptoir,  
Nous consacrons santé, talents, jeunesse.  
La liberté pour nous cède au devoir,  
Et nos labeurs vous donnent la richesse.  
Nous ne voulons tramer aucuns complots :  
C'est sans regrets que nous souffrons nos peines.  
Car le travail plaît aux âmes sereines :  
Mais donnez-nous, du moins, quelque repos. (*bis*)  
St-Jean, P. Q., août 1882. LÉON LORRAIN.

De bonne heure, mercredi de la semaine dernière, un train de bois composé de sept chars plate-forme et d'une cambuse se dirigeait vers Montréal. Rendu sur la première partie du pont de Sainte-Rose, le mécanicien s'aperçut que la charpente en fer céda lentement sous le poids de la locomotive. Il ouvrit sa prise de vapeur et lança à toute vitesse pour échapper au danger.

Il se retourna et vit le train qui tombait dans la ri-

vière. Il imprima à l'aide de la vapeur une série rapide de secousses à sa machine et réussit à briser les accouplements reliant le tender au reste du train. Sept chars ont été précipités dans la rivière Ottawa avec les débris tordus de la première portée du pont. Heureusement, il n'y avait qu'une seule personne sur les chars, un serre-freins qui était occupé à attacher le cordon d'alarme à la cloche de la locomotive.

Cet homme se tenant debout, vit céder le treillis du pont. Il eut la présence d'esprit de s'élançer dans la rivière et gagna le rivage à la nage. Il en a été quitte pour une légère contusion au front qu'il s'est infligée en touchant une des barres du pont avant de toucher l'eau.

La locomotive et son tender sont demeurés sur la partie du pont qui n'était pas endommagé.

Votre santé est-elle précaire par suite des maladies et l'emploi des remèdes de charlatan, faites usage des Amers de Houblon, et vous vous guérirez.

Entendu dans un cabaret, rue des Panoyaux.

—J'suis un honnête homme, et toi, t'es pas un honnête homme !

—?...

Nous avions dit que nous allions nous saouler. Je suis saoul et toi tu ne l'es pas... T'es pas un honnête homme !

Pauvre mari.

—Ah ! que je me suis mal marié, disait un jour un paysan à l'un de ses amis.

—Tu es bien heureux d'être si mal marié, lui répondit son confrère ; pour moi, ce dont je me plains, c'est de l'être trop bien.

## PAUVRE ENFANT !

Voici une triste histoire qui vient de se passer à Bruneval (France), une petite plage qui se trouve à quelques milles d'Étretat.

Depuis l'an dernier, on voyait errer sur les bords de la mer une petite fille de douze ans, chétive et malade, sans famille, sans nom, sans domicile et idiote par-dessus le marché.

On ne pouvait s'empêcher d'avoir le cœur serré devant sa pauvre figure pâle, avec ses grands yeux énormes. On l'appelait *Marie l'Abrutie*. Elle pêchait des crevettes pour vivre et elle les prenait avec une singulière habileté.

Lorsque sa pêche avait été mauvaise, on la nourrissait dans quelque ferme par charité. Jamais l'enfant ne souriait ; elle parlait à peine et ne semblait pas comprendre ce qu'on lui disait.

Ces jours derniers, elle allait porter des crevettes chez la comtesse de C..., qui habite un chalet dans ce pays, lorsqu'en passant devant l'église, elle la vit tendue de draperies blanches.

Comme elle regardait cela :

—Croyez-vous qu'elle ne serait pas plus heureuse si elle était morte aussi ? dit un pêcheur du pays en la montrant du doigt d'un geste de pitié.

\* \* \*

L'idiote tressaillit. Elle avait compris. Toute la journée, probablement, ces paroles bourdonnèrent dans son faible cerveau, car le soir, rencontrant un gamin du pays, elle lui dit confidentiellement qu'elle allait être plus heureuse que lui.

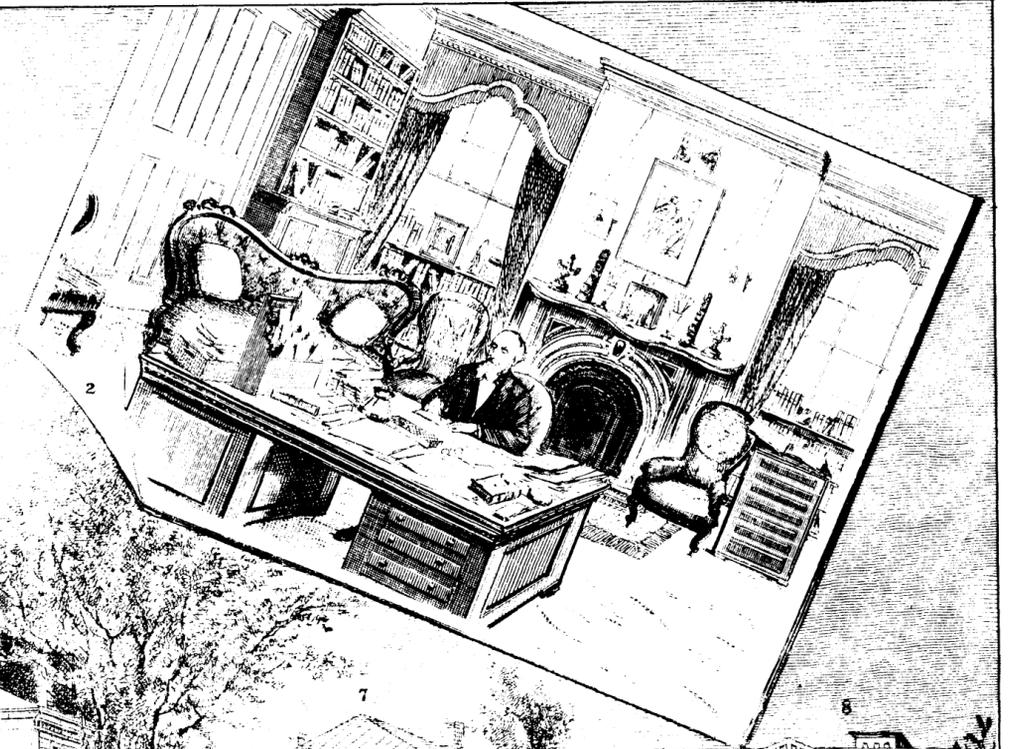
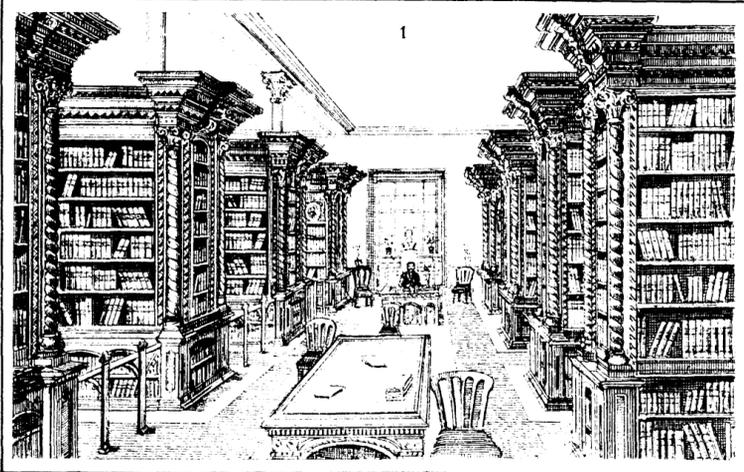
Elle vint ensuite chez la comtesse de C..., chez laquelle elle avait toujours trouvé bon accueil, pour lui dire qu'elle s'en allait pour ne plus revenir.

On n'attacha aucune importance à ses paroles et on ne s'occupa pas d'elle.

Le lendemain, on l'a trouvée flottant sur la mer, à 500 mètres de la grosse *Roche du Curé*. Elle tenait entre ses mains crispées le filet qu'elle portait ordinairement, et avec lequel elle s'était jetée à l'eau.

L'état civil de la pauvre morte n'a pu être constaté : seulement, elle a eu de belles funérailles, car c'est la comtesse de C... qui s'est chargée de tous les frais.

**\$200 de récompense.** — Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables *Amers de Houblon* ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des rognons et du système nerveux. Méfiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les "Amers de Houblon." Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.



## LE DERNIER SALUT

Vivant, cet homme était une âme basse et vile :  
Il avait insulté, calomnié, menti,  
Vendu sa conscience et trahi son parti ;  
Ses mains gardaient le sang de la guerre civile :

Rien n'avait fatigué sa lâcheté servile.  
Le mépris sur son nom s'était appesanti,  
Et, debout sous la honte, il n'avait rien senti  
Nul ne saluait plus l'infâme par la ville.

Dans l'ombre s'est éteint le sinistre vieillard :  
Là-bas obscurément s'enfuit le corbillard.  
Pas un ami ne suit sa mémoire abhorrée :

Mais—ô respect des morts ! culte grave et profond !—  
Au milieu des saluts la dépouille ignorée  
S'avance, et les plus purs se découvrent le front !

EUGÈNE MANUEL.

## LES

## GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

M<sup>me</sup> CLAIRE DE CHANDENEUX.

## DEUXIÈME PARTIE

I

(Suite)

Toutes les voitures étant encore aux champs, le fermier offrit un lit pour une nuit au voyageur.

Le lendemain, la fillette descendit tout en larmes. Son père était bien souffrant. La subite faiblesse de la veille était le début d'une fièvre dangereuse.

On devine l'émoi du fermier, les angoisses de la pauvre enfant. Elle n'avait personne à qui demander aide ou conseil.

Elle ne se connaissait, au monde, d'autre famille que son père.

Ce père bon, affectueux, savant et original, menait une vie nomade assez difficile à concilier avec l'éducation d'une jeune fille.

Au bout d'un mois de séjour dans une ville, M. Pellegrin déclarait n'y plus vouloir demeurer. Quand le pays était froid et morne, on voyageait à toute vapeur ; quand la contrée était pittoresque, on voyageait à petites journées.

Le vieillard instruisait sa fille en marchant, en herborisant, en visitant une église, en étudiant un musée. Parfois, les fonds lui faisaient défaut. Il hivernait alors, sans se plaindre d'une existence si bizarrement décousue.

Lise Pellegrin avait donc infiniment plus appris en contemplant les spectacles de la nature ou les merveilles de l'art qu'en lisant les livres classiques.

Son intelligence ouverte et son profond amour filial suppléaient à tout ce qu'un tel système d'enseignement et de façon de vivre offrait de déficient.

Le père et la fille avaient ainsi depuis cinq ans—c'est-à-dire depuis que Lise, en perdant sa grand-mère, était revenue aux mains de M. Pellegrin—parcouru toute la Suisse, l'Allemagne, la Belgique et une partie de la France.

Lise ne savait ni coudre, ni broder, ni peindre, ni toucher du piano ; mais elle n'était étrangère à aucune des sciences dont M. Pellegrin était fanatique : la géographie, la chimie, l'histoire naturelle. Elle connaissait en outre infiniment plus d'histoire et de littérature qu'on n'en exige d'une femme.

Elle possédait avec cela un esprit vif, une bonne humeur constante et le grand talent de savoir se rendre heureuse avec des éléments de bonheur assez négatifs.

Enfin, elle avait la rayonnante fraîcheur de ses seize ans, une chevelure ardente dont les ondes rousses ruisselaient sur de fines épaules, des yeux noirs éclatants et des lèvres rouges que l'on éprouvait l'envie de mordre, quand ce n'était pas le désir d'en être mordu.

Ainsi faite, et tout à coup abandonnée comme elle l'était, par la maladie de son père, au caprice des étrangers, Lise attendit tout de Laurent Lehou.

Il la prit en grande pitié, décida que le voyageur serait plus guérissable au bon air pur de sa ferme que dans l'étroitesse d'une chambre d'hôtel.

Au fond, le naturel ne perdait pas tous ses droits, et le paysan se disait qu'un homme qui voyage toujours doit être riche et savoir se montrer reconnaissant à l'occasion.

Un médecin fut appelé ; une garde-malade de la ville fut adjointe à Lise ; la nature fit son œuvre autant et mieux que la science. En peu de jours M. Pellegrin ne courut plus aucun danger.

Une longue convalescence le retint encore à Molevent, et enfin, la guérison venue, il ne partit pas. Pour la première fois, depuis longtemps, il trouvait un coin de terre souriant où il lui semblait moins dur de vivre, lui qui n'aimait plus la vie.

Une grande lassitude avait succédé au dévorant besoin d'activité qui l'avait entraîné sur tant de routes diverses.

—Je me repose si bien ici ! disait-il un soir au fermier. Il me semble y avoir longtemps vécu.

—Restez-y, m'sieu Pellegrin, dit maître Lehou avec bonhomie ; la ferme est assez grande pour nous loger tous.

Sans prévoir ce que durerait cette installation, M. Pellegrin en parut satisfait. Il fit accepter au fermier une rémunération très rondelette et put dès lors se considérer comme chez lui dans les deux pièces claires et gaies qui composaient tout son appartement.

Quand vint l'automne et que M. Pellegrin parla de repartir, ce fut le tour de Lise à se dire bien lasse de la vie nomade.

—C'est si bon, disait-elle, la rivière, les rochers, les grands troupeaux, les poules qui me connaissent toutes et les gros chiens de garde qui ne se laissent caresser que par moi !

Le père coulait, tout rêveur. Avec ses forces lui revenait le besoin de reprendre son incessant pèlerinage à travers le

monde. Il fallait qu'il eût bien souffert du contact de ses semblables pour éprouver une joie si âpre à les fuir. Et, certes, la halte de cinq mois qu'il venait de faire à Molevent était la plus absolue dérogation qu'il pût faire à ses goûts.

Une nouvelle concession lui fut arrachée, toutefois, par cette chère et gâtée Lise qu'il adorait de toutes les forces d'un cœur sévère d'autres affections.

Peut-être aussi sentait-il vaguement, en la voyant s'épanouir grande et belle dans toute la grâce de ses seize ans, qu'il était égoïste d'exiger de cette jeunesse en fleur la vie nomade que rêvait sa propre misanthropie.

Après tout, puisque le séjour de la campagne plaisait à Lise, il était sage de satisfaire un aussi innocent caprice. Ce n'était point là que la folie du monde viendrait ternir la candeur de la jeune fille ; ce n'était point là non plus que viendraient l'atteindre lui-même les souvenirs qu'il essayait d'effacer.

Sans rien promettre, il resta une semaine, puis deux, prenant, sans s'en apercevoir, des habitudes nouvelles.

De Saint-Marcellin il faisait venir des livres ; dans les champs, il se reprenait à faire de la botanique expérimentale ; sa chambre s'emplit de cartons ; un herbier naissant occupait une table ; des brassées de cailloux chargeaient trois rayons ; sur les murs blancs s'accrochaient de larges planches de liège où d'infortunés papillons achevaient de mourir.

Lise était profondément réjouie de ces symptômes qu'elle suivait d'un œil attentif sans en parler jamais, ayant remarqué que le savant ne redoutait rien autant que d'être surpris en flagrant délit de dérogation à ses principes.

Le soir, avec une simplicité toute patriarcale, les hôtes de la ferme se réunissaient à la famille de Laurent Lehou, et l'on devisait en commun dans la cour riante, dont les murs disparaissaient sous la glycine, ou dans la grande salle, que le chanvre, prêt à être tillé, remplissait de saines senteurs.

Lise et Mariette Lehou, presque du même âge, rieuses et jolies toutes deux, n'étaient pas loin de devenir d'intimes amies, ce dont Mariette n'était pas médiocrement fière.

Le fermier choisissait cette heure pour établir le compte de ses manœuvres : les gars tillaient le chanvre ; la vieille servante allait et venait du fruitier à la laiterie, tandis que la bergère, émerveillée, feignait de remuer sa quenouille en écoutant M. Pellegrin.

Car il lisait, le savant, non pas toujours, non pas avec suite ; mais, quand un passage le frappait, quand une citation lui paraissait applicable aux laborieux travailleurs, on entendait s'élever sa voix grave et pénétrante.

Les oreilles se faisaient attentives, quoique les mains ne s'arrêtaient pas, et ces esprits simples recevaient avec intérêt et profit les miettes de la nourriture intellectuelle ainsi mise à leur portée.

La Bible, le Nouveau Testament, un peu d'histoire, beaucoup de morale et des fragments de traités d'agriculture usuelle : telles étaient les sources où puisait M. Pellegrin.

Quand il surprenait, chez ses auditeurs, un signe de satisfaction, une marque d'intelligence, un désir de le voir continuer, le misanthrope, qui croyait sincèrement détester le genre humain, souriait d'aise et redoublait de clarté dans ses explications.

Quelquefois il s'interrompait pour gronder un brin. C'était Lise, échappée de la grande salle pour poursuivre les vaches rousses dans le pré, qui ramenait triomphalement et bruyamment le troupeau d'oies bavardes.

## II

Un jour, cette belle ordonnance fut brusquement troublée par l'entrée dans la cour de la ferme d'un piéton poudreux, dont l'uniforme, variant entre celui du facteur rural et celui du garde champêtre, était totalement inconnu à Molevent.

Cela sentait la "ville" d'une lieue, ce képi galonné de bleu, cette tunique collante, ce petit sac de cuir noir.

—Qu'est-ce que cela ? demanda le fermier surpris.

—J'ai vu ça à Saint-Marcellin, répondit le fils aîné.

—Ça, dit en souriant Lise, c'est un employé du télégraphe. Maître Lehou devint subitement très grave.

Dans la campagne, le télégraphe reste encore une chose mystérieuse dont les "messieurs" peuvent être satisfaits, mais qui ne sert guère aux paysans que pour leur apporter quelque nouvelle de malheur ou de mort.

Était-ce donc un deuil qui menaçait Laurent Lehou ?

En moins de deux secondes, il récapitula ce qui lui restait de parents et d'alliés dispersés à vingt lieues aux alentours, et se convainquit que, sauf la tante Servette, qui aurait quatre-vingt-onze ans à la prochaine Noël, aucun membre de la famille, vivant ou mort, ne songerait à faire jouer le télégraphe à son intention.

Quant à la tante Servette, elle avait du bien... et puis si vieille... on ne pouvait pas savoir ! Cette pauvre tante Servette !

Maître Lehou prit involontairement un air attendri.

—Monsieur Lehou ? interrogea l'homme au sac noir.

—C'est moi, dit le fermier, qui ne put s'empêcher de penser qu'il était l'un des plus proches parents de la chère vieille tante.

—Un télégramme de Paris, arrivé à cinq heures à Saint-Marcellin.

—De Paris !... ce n'est donc pas... ? Allons, allons, tante Servette n'est pas malade.

L'employé lui expliqua qu'il fallait signer un reçu d'abord et lire ensuite le télégramme, ce que le fermier fit d'assez mauvaise grâce. Le paysan n'aime pas signer sans savoir au juste pourquoi.

Tandis que Mariette versait à boire au facteur, maître Lehou déchiffra enfin, avec une stupéfaction sans pareille, sur le petit papier bleu administratif :

"J'arriverai à Molevent, avec madame la baronne, jeudi matin, dix heures. Ouvrir et préparer la maison."

"Baron de Thièblemont."

—Eh bien ? demanda Mariette, qui ne comprenait pas parfaitement.

—Eh bien ! par exemple ! exclama le fermier, quand il put recouvrer la voix ; le baron de Thièblemont, l'acquéreur !... le maître !... quoi !... que vient-il faire ici ?... Est-ce que je ne paye pas exactement son notaire ?... On ne me fera pas croire qu'il vienne de Paris pour s'amuser.

—Mais pourtant, père...

—Non, fillette, je sais ce que je dis. C'est pas un château de plaisance que Molevent ; c'est trop sauvage pour une baronne. L'acquéreur croit-il que je laisse le domaine en jachère, qu'il prend la peine d'y venir voir ?

M. Pellegrin, quoique le nom de Thièblemont lui fût totalement inconnu, prit la défense du nouveau propriétaire, dont le voyage, très naturel, ne devait en rien blesser l'ombrageuse susceptibilité du bonhomme.

—Voyons, maître Lehou, lui dit-il, quand vous avez acheté, le mois dernier, dix bichères de terre, n'êtes-vous pas allé la visiter avant et après le marché ?

—Faites excuse, m'sieu Pellegrin, ce n'est pas la même chose. Nous autres, la terre, c'est notre plaisir et notre orgueil. Nous ne la voyons jamais assez ; nous n'en mettons jamais assez bien à nous, toute à nous, sous la semelle de nos souliers.

—Je vous assure, mon ami...

—Mais les riches... que voulez-vous que ça leur fasse ? Une ferme, c'est de l'argent au bout de l'an, pas davantage. Que la terre souffre, manque d'engrais, soit inondée ou meure de soif... nous en devenons quasiment fous de chagrin. Eux !... ils ne s'en occupent que pour écrire à leur notaire :

"Si on ne paye pas le fermage, résiliez le bail." Allez, allez, m'sieu Pellegrin, je connais les propriétaires. Depuis dix-sept ans, je fais tout rouler ici, et crânement... sans eux. J'espérais bien, sur mes vieux jours, n'avoir pas à subir leur présence.

M. Pellegrin, souriant, laissa déborder cette rancune et s'exhaler ces plaintes.

Quand le fermier eut beaucoup gémi, Lise crut le moment venu d'émettre son opinion.

—Maître Lehou... mon cher maître Lehou... Nous n'avons pas de temps à perdre. Bons ou mauvais, ces propriétaires arrivent demain.

—Jeudi... ils écrivent jeudi.

—Et nous sommes au mercredi soir. Rien ne sera prêt. Voulez-vous me permettre d'aider Mariette ?

—Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !... c'est bien vrai, au moins, ce que vous dites là, mademoiselle Lise ? Demain !... Il faut être ces beaux messieurs de Paris pour arriver ainsi comme la grêle.

Cette opinion, si irrespectueusement émise, fut le dernier soupir de la colère du fermier. Le sentiment du devoir reprit le dessus dans son honnête nature, et de la même main qui avait rageusement déchiré le maudit télégramme, il saisit les clefs de la petite maison pour en aller bien vite ouvrir les portes. Tout le monde le suivit.

Très préoccupé en montant la côte, le fermier redoutait de trouver des dégâts difficiles à réparer. Le vent, la pluie, l'humidité pouvaient avoir ébranlé les clôtures, disjoint les maçonneries, verdi les papiers. On verrait alors la mine courroucée de ce "baron de Paris" contre le gardien qui n'avait pas su préserver son immeuble.

Mariette, la belle fille joufflue, qui grimait derrière son père, avait bien aussi quelque terreur en glissant un regard dans les appartements où maître Lehou fit brusquement pénétrer la lumière.

Une violente odeur de renfermé saisissait à la gorge ; quelques infiltrations d'eau de pluie laissaient des stigmates sur le plancher ; ça et là, des lambeaux de tapisseries réclamaient un peu de colle et une main habile. C'était tout.

—Dans une heure, il n'y paraîtra plus, déclara triomphalement Mariette.

—Tu crois ?

—J'en réponds.

Leste comme une libellule, mademoiselle Pellegrin voletait déjà de la salle à manger de chêne blanc au salon tendu de perse, redressant un meuble, défrayant un rideau, essayant au passage une glace ternie.

Après le salon, un fumoir et une salle de billard. Au premier étage, quatre chambres. Au-dessus, des mansardes et un grenier. Ce petit château de Molevent, né d'une ruine, n'était donc, à tout prendre, que la plus bourgeoise maison des champs.

M. Pellegrin en fit la remarque, ce qui parut choquer le fermier.

—Ce n'est pas grand, dit-il, ça, c'est possible ; mais, dans le pays, faudrait pas appeler Molevent une maison.

Le savant promit de ne plus retomber dans une inadvertance aussi grave, et la visite du "château" en miniature s'acheva sans autre incident.

Peu de chose y manquait pour le rendre habitable. Lise et Mariette décrétèrent que les énormes bahuts, que les vastes armoires à linge de la ferme seraient mis à contribution.

Léves avec le jour, elles se mirent à l'œuvre. Ce que les deux filles déployèrent d'entrain, pour cette organisation rapide, méritait la reconnaissance toute spéciale de la belle Parisienne attendue.

Le plus piquant de la chose, c'est que le fermier, si furieux contre les maîtres qui venaient troubler sa quiétude, applaudissait joyeusement aux efforts dépensés en leur honneur.

Après un rude voyage de nuit, M. et madame de Thièblemont avaient pris à Saint-Marcellin une voiture de louage qui les cahota le long de chemins si verts et si pittoresques que Thérèse en oublia de remarquer l'in vraisemblable conformation de leur équipage.

La caisse était branlante, les coussins rocailleux, le cheval pouffif, le cocher tout roide dans une blouse neuve.

Le baron, moins épris de la nature ou plus familiarisé avec ses aspects, donnait quelque attention aux choses matérielles et souriait—si peu d'envie qu'il en eût pourtant—de l'étrange véhicule qui le portait vers son domaine.

Ce domaine, quel était-il, en somme ? Tout ce qu'il en savait par son notaire, c'est qu'il en retirerait un revenu de deux mille écus et pouvait, à la rigueur, y passer quelques jours sans trop d'ennui.

Et c'était sur des renseignements aussi vagues qu'il s'était lancé dans cette excursion dauphinoise en compagnie d'une jeune femme qui l'accuserait peut-être de séquestration.

Il fut donc agréablement surpris, tandis que la voiture longeait les bords ensoleillés de l'Isère, de découvrir subitement, à mi-côte, les ruines de Molevent avec le diminutif de petit castel qu'elles semblaient abriter.

—Est-ce Molevent ? demanda-t-il au cocher.

Le paysan se retourna tout d'une pièce : la blouse neuve craqua sous l'effort.

—Où monsieur ? c'est le château vieux et le château neuf répondit-il avec un large sourire d'orgueil.

—Très bien ! Et cette grosse maison plus bas ?

—C'est la ferme, une des plus belles fermes du pays, monsieur.

—Oh ! quel joli chemin pour y monter ! s'écria Thérèse en sortant enfin de son glacial silence.

Elle désignait du doigt une pente toute moussue découpée dans la montagne, afin d'abrèger la route plus commode qui traçait de longs circuits avant d'atteindre le petit castel moderne.

(A suivre)

## L'AQUAMANIE

Si lointains que soient les souvenirs de ma première enfance, je me rappelle nettement qu'en la ville de province où j'ai été élevé, les personnes qui allaient aux eaux formaient une exception aristocratique. Leurs gens, restés au logis, disaient en se rengorgeant, aux visiteurs, durant leur absence :

—Monsieur et madame sont à Plombières (ou dans quelque station thermale allemande).

Et on inclinait la tête avec une visible considération, tandis que s'allumait, dans les yeux, l'étincelle de l'envie.

J'imagine qu'il en devait être ainsi à Paris et que, là comme ailleurs, un déplacement balnéaire équivalait à un brevet de haut genre.

A l'époque dont je parle, les villes, ou plutôt les villages d'eaux, ressemblaient à ceux d'aujourd'hui comme une fille de ferme à une courtisane en vogue.

On y était déposé avec un mince bagage par des diligences antédiluviennes, attelées de chevaux de labour hors de service, et l'on y menait en dehors des opérations de sa cure—une vie contemplative, isochrone et indolente, la vie nulle d'un végétal. L'habitant, moyennant un prix dérisoire, vous abritait sous le chaume de sa cabane, convertie, pour la circonstance, en un chalet primitif où le moindre recoin était utilisé, nettoyé, paré de meubles boiteux mais propres. Le linge fourni présentait à l'œil et à la peau la trame des toiles à voiles, mais il exhalait une odeur de lessive honnête. L'étable elle-même devenait parfois chambre à coucher. Un paysan de Luxeuil annonçant à sa femme la venue d'un locataire du plus grand monde, s'écriait :

—Voilà M. le comte qui arrive !... où allons-nous mettre la vache ?

Au déboté, on courait chez l'unique médecin de l'endroit—un vieux bonhomme à cheveux blancs, à lunettes d'or et dont le chapeau bas de forme possédait des bords d'une envergure disparue. J'en pourrais citer qui, encore en 1845, s'obstinaient à porter des culottes courtes, des bas chinés et des souliers à boucles d'argent. Ces docteurs-là en savaient pour le moins autant que les célèbres thérapeutiques modernes. Ils avaient moins d'ambitions et plus de circonspection. Leur existence passée sur les lieux, la longue pratique des breuvages ou des immersions qu'ils conseillaient leur avait donné une expérience profitable à leurs malades. Ils connaissaient à fond leur champ de bataille. Et puis ils étaient aidés dans leur mandat par une hygiène merveilleuse. Mon oreille a retenu, presque identiques, les termes de l'allocution d'un médecin octogénaire à un mien parent célibataire, que j'accompagnais dans sa saison aux Vosges :

—Mon cher monsieur, je ne vous recommande pas de vous lever tôt et de vous coucher de bonne heure. Je vous défie de faire autrement. Nous avons ici, près des sources, un salon public qui ferme à dix heures du soir, et dont le modeste guéridon reçoit uniquement le *Magasin Pittoresque*. Pas de cartes ni de piano. Si les émotions du jeu vous manquent trop, si vous êtes en mal de musique, confiez-le-moi. On m'accorde quel talent aux échecs, et j'ai jadis manié la clarinette avec agrément. Je ferai votre partie ou j'apaiserai les démangeaisons mélodiques de votre tympan le dimanche après vêpres. En ce qui concerne votre alimentation, je suis tranquille. Le pays fournit un vin âpre, mais sincère, du laitage parfait, des légumes incomparables et des fruits divins—sans compter les cerises à kirsch qui poussent partout, et les fraisières roses qui tapissent nos montagnes. Sitôt votre bain pris et votre eau avalée, couchez-vous un quart d'heure et ensuite coupez-moi un gros genévrier en compagnie duquel vous foulerez les bois des environs—à pied forcément, car nous n'avons dans la contrée qu'un char-à-bancs réservé aux boiteux. Le sacristain possède bien un âne, mais son caractère (je parle de l'âne) découragerait M. Franconi.

“ En parcourant nos campagnes, vous ne ferez pas de mauvaises rencontres—pas de mendiants à plaies hideuses—pas de gamins morveux poursuivant les touristes une fleur à la main ! La plus terrible aventure qui vous puisse arriver, c'est qu'une fauvette traversant la futaie, dépose sa... carte sur votre chapeau, sans vous laisser le temps de lui rendre la pareille... Mais ce sont de petits malheurs qui ne vous empêcheront pas de rentrer au hameau avec un appétit de facteur rural. Et comme nos cuisiniers ignorent les sauces compliquées, les plus artificiels et les bisques incendiaires, je vous donne un lapin si vous attrapez une indigestion. Un mot encore : Soyons sage, hein ? Non pas que je redoute les ravages de votre aimable physique ; les filles et les femmes de céans ont des principes que les biceps de leurs fiancés et les triques de leurs maris garantissent contre tout relâchement. C'est l'unique souci de votre sécurité personnelle qui m'exhorte de vous crier : gare.

“ Ah ! je comprends votre grimace. La vie que je vous dépeins ne vous semble pas folâtre. On s'y fait pourtant. Le corps y trouve tant de santé, l'âme y puise une telle sérénité qu'on la quitte à regret. Et rentré dans votre chef-lieu, vous penserez souvent à nos eaux bienfaisantes, à nos sentiers ardu, à nos mœurs chastes.

Vous vous rappellerez les rudes paroles du vieux docteur... et vous reviendrez. Voilà mon sermon fini. Il est la préface obligatoire de toutes les guérisons que j'entreprends. S'il vous a effarouché, bouclez votre valise et filez... Nous ne retenons personne.”

\* \*

Ainsi jadis allaient les choses... Nous avons changé tout cela.

Et d'abord, la “ raison ” des eaux n'est plus la maladie, c'est la mode. Ne pas partir pour un bain quelconque, après le Grand-Prix, représente actuellement un manque de convenance. C'est presque une question de pudeur. Deux Parisiens qui se croisent sur les boulevards éprouvent le besoin de s'en excuser. Le bourgeois comme le gentilhomme, la cocotte aussi bien que la femme honnête, se croiraient indignes de vivre s'ils ne désertaient pour un mois le Café des Ambassadeurs ou l'Allée des Acacias. Le gommeux s'endette et le boutiquier économise pour arpenter une plage et parader dans un Casino. Il va sans dire que le plus grand nombre dédaigne de consulter un médecin sur la direction qu'il doit prendre, et s'administre sa consultation à soi-même. L'endroit où il doit aller est celui qu'il a choisi, et, à l'entendre, le point vers lequel il vole est un vol inconnu, calme, silencieux où l'on vit de la vie des pasteurs.—Trouville, par exemple ! Eh bien, cette aquamanie—préjugé dont les racines s'enfoncent chaque jour plus touffues et plus vivaces, dans l'étroite cervelle des humains—cette aquamanie porte à la santé publique un préjudice réel. Avec les organisations balnéaires que je constate à peu près partout, la réparation des forces du baigneur devient une illusion, voire une impossibilité. Le triste sire revient de son expédition plus étioilé, plus énervé, plus fourbu qu'il n'est parti. Tout casino qui se respecte offre à sa clientèle les poisons sûrs qu'elle a fuis, à savoir : un restaurant tenu par un chef à gros gages, des concerts interminables, des représentations dramatiques dans des salles étroites, des bals où l'on s'exténue, des demoiselles à humeur familière, des marchands de pseudo-antiquités et des cercles où le baccara règne en permanence, et où des gentlemen, décorés d'ordres exotiques jusqu'aux narines, manient l'écarté comme s'ils avaient eu Mandrin pour précepteur. Ici l'on attend Judic, là on espère Saint-Germain ! Partout Sarah Bernhardt va venir ! Bref, c'est Paris avec ses veilles, ses excitations et son incessante usure des plus robustes tempéraments.

—La ville d'eaux que je rêve, me disait dernièrement un professeur de pathologie interne à la Faculté de Paris, serait celle où il y aurait des affiches ainsi conçues :

M. FAURE EST DANS NOS MURS

A la demande générale

et avec la permission de M. le Maire

le grand artiste prêterait le concours

de son silence

au repos des baigneurs.

Que dirait ce spirituel savant s'il se réveillait dans une de ces stations où deux entreprises de plaisirs luttent à coups de réjouissances comme des bateleurs à coups de boniments.

—Le cercle d'à côté donne un feu d'artifice ; demain, j'en enflammerai quatre. Il y a trois tables de baccara : j'en aurai six. Ses bals durent jusqu'à une heure du matin : je prolongerai les miens jusqu'à l'aurore. Ses abonnés quittent ses salons jaunes comme des coings : je veux que les miens tombent en syncope à la porte de leur hôtel... Et s'il n'en reste qu'un... ce sera un reporter—pour informer son journal que mes recettes sont monstrueuses, que j'ai les plus habiles pick-pockets du continent, qu'on attrape, à mes parties, des culottes sans précédents et que mes plus humbles cocottes ont réalisé ce mois-ci, aux dépens de mon public masculin, trente bonnes mille livres de rente.

Mais je ne veux rien exagérer. On signale, j'en conviens, aux abords des fontaines minérales quelques fanatiques, qui, dociles aux ordonnances, ingurgitent l'onde prescrite. Mais ceux-là se découragent vite. Leur persistance ne résiste pas aux obligations du traitement, battues d'ailleurs en brèche par la tentation de mille amusements. Et les femmes ! Les plus courageuses ont bientôt déserté les sources, les baignoires et jeté les douches par-dessus les moulins !

\* \*

Feu Aubryet, dont les paradoxes chevauchent souvent dans mes souvenirs, me disait à chaque fois :

—Sont-ils assez bêtes les Parisiens ! Ils lâchent leurs foyers, leurs habitudes, leurs intérêts, leurs affections pour aller chercher quoi ? De la fraîcheur ! Mais nulle part le soleil n'est plus méchant que sur les plages ! Des bois ? où en trouve-t-on de plus jolis qu'à Ville-d'Avray ? Des ruines ? Les thermes de Julien, au boulevard St-Michel, ne sont pas en carton ! Alors c'est la solitude ? le calme ? Où rencontrer présentement un point plus discret, plus désert et plus endormi que le centre de Paris ? La vraie villégiature c'est d'habiter un entresol, passage de l'Opéra ! J'étais, ce matin, à la fenêtre de celui que j'ai loué pour la saison. De dix heures à midi, j'ai

compté deux passants. C'était deux amoureux qui se savaient bien cachés.

Il me faut conclure. Si vous n'avez pas, cher lecteur, le courage de vous exiler sur l'Eden-rivage, dans la thébaïde champêtre dont je parle plus haut et dont il reste encore quelques spécimens en Bretagne et Lorraine, mieux vaut rester chez vous et y subir la canicule en chemise avec un grog au poing. A Paris du moins, vous êtes assuré contre les fêtes à jets continu. Les cercles languissent, les théâtres sont fermés, les étoiles dramatiques brillent en d'autres cieux et, grâce à M. Alphand, l'air promet d'être aussi pur, cette année, boulevard Montmartre qu'au sommet de la Yungfrau.

Je clos mon plaidoyer, sûr qu'il ne convaincra personne ; que dis-je ? moi qui vous morigène, je bâcle cette causerie dans une ville d'eaux où les illuminations succèdent aux raoufts, où trois troupes lyriques suent et dégoisent de vieilles opérettes, et où il y a une telle affluence de baigneurs que l'eau minérale du crû est insuffisante... On est obligé d'en faire venir de chez les pharmaciens de Paris !... Et tout ce monde-là, y compris votre serviteur, tire la langue et n'en peut mais... Quel sot animal que l'homme !

ADRIEN MARX.

## NOUVELLES DIVERSES

Le *Courrier de Montréal* est devenu journal du matin.

L'hon. M. Joly a planté l'année dernière 10,000 plants de noyers noirs.

Les travaux des mines d'or de la Beauce se poursuivent avec une grande vigueur.

Le service des chemins de fer aux Etats-Unis emploie environ six cent mille personnes.

Les agents de chemins de fer prévoient pour cet automne un trafic considérable de voyageurs.

Le couronnement du Czar de Russie n'aura pas lieu avant le mois de mai prochain.

On doit inaugurer prochainement un “ chemin de fer électrique ” à Cincinnati.

Blondin, le héros de Niagara, est actuellement à Berlin, où il fait des prouesses sur sa “ corde tendue,” en présence des Allemands extasiés.

La chute du fer à cheval de Niagara a dit-on complètement perdu la forme qui lui a valu ce nom. Elle présente maintenant la forme exacte de la lettre V.

Le steamer *Kero* a quitté le port d'Halifax avec un chargement d'écrevisses en boîtes pour un montant de \$75,000. Le navire se rend à Londres.

Environ seize mille moissonneurs se sont rendus d'Irlande en Angleterre cette année. Ce nombre dépasse la moyenne des années précédentes.

La peste sibérienne a fait son apparition dans la Russie d'Europe et se propage avec une rapidité effrayante. Plusieurs personnes sont mortes de ce terrible fléau à Odessa.

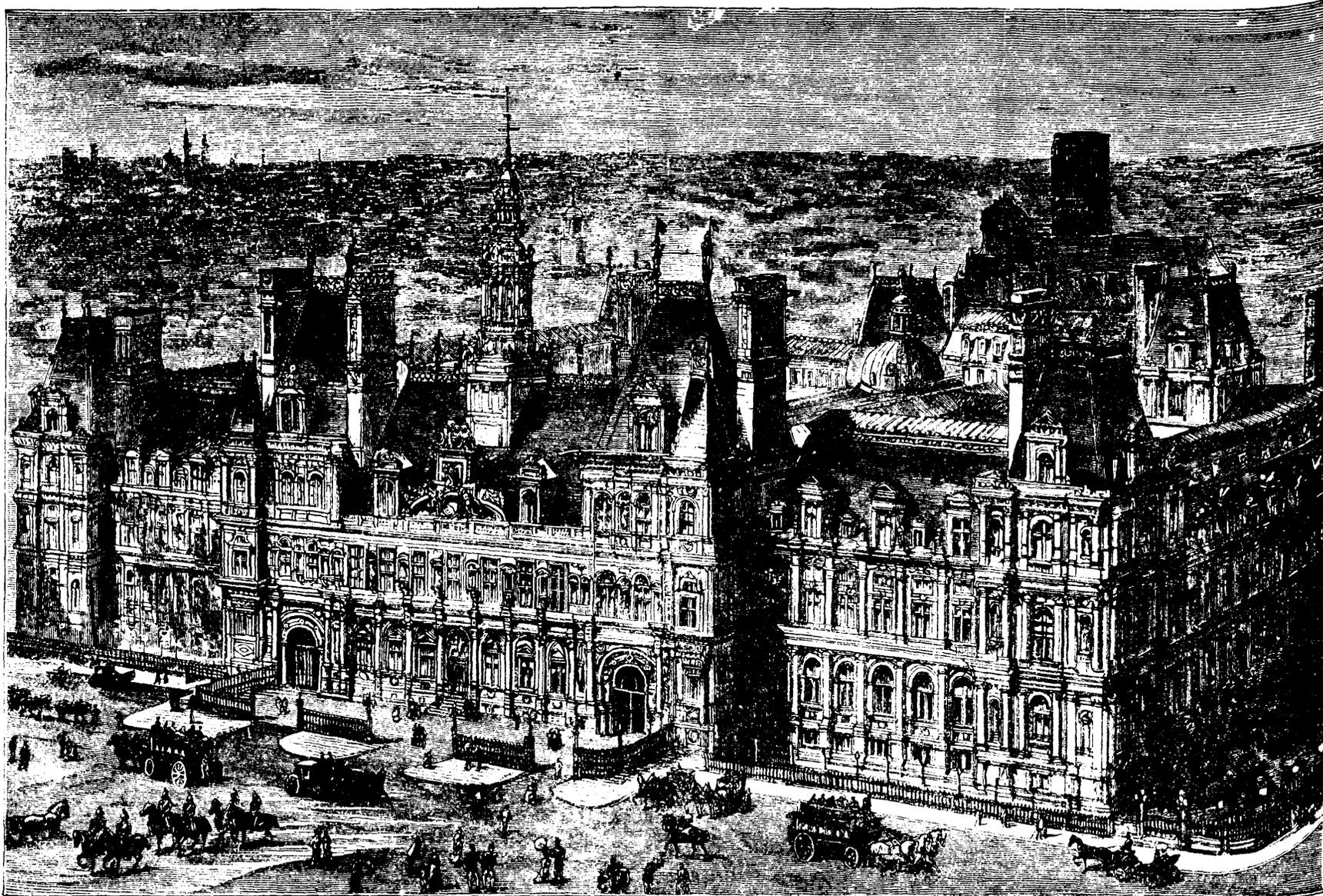
Un ouragan désastreux s'est abattu, la semaine passée sur le Texas et y a causé des pertes considérables. Une centaine de personnes ont péri et des milliers de bœufs ont été tués.

A une excursion militaire tenue près de Berlin, Allemagne, la garde a tiré huit coups de fusils dans un groupe d'ouvriers dont un a été tué. L'empereur a ordonné une enquête.

Le rapport de la récolte en France, pour cette année, dit qu'elle est excellente dans vingt départements, très bonne dans quarante-cinq, bonne dans onze, pauvre dans neuf et mauvaise dans un seul.

Les journaux de Toronto annoncent la formation prochaine d'une compagnie de chemin de fer pour ouvrir une nouvelle ligne directe d'un point de la rivière Détroit à Montréal et aux provinces maritimes.

La baïonnette a vu le jour, comme son nom l'indique, à Bayonne, France. C'est en 1603 qu'elle fit son apparition sur un champ de bataille, et depuis ce temps elle a été adoptée par toutes les nations civilisées qui ont éprouvé le besoin de s'entre-égorger.



M. ALLOU

LE NOUVEL HOTEL DE VILLE DE PARIS

L'homme éminent qui vient d'être appelé à recueillir la succession du général de Cisse, en qualité de sénateur inamovible, est, comme chacun sait, une des illustrations du barreau de Paris.

Il m'a souvent été donné d'entendre et d'admirer M<sup>e</sup> Allou. Longtemps même, et j'en conviens volontiers, son éloquence eut pour moi un attrait tout particulier. C'est qu'en effet elle exerce comme une séduction contre laquelle il est besoin pour réagir d'un véritable effort de volonté. Je ne sache guère de parole plus ample, plus abondante, plus facile et plus imposante au besoin. La prestance même de l'orateur est superbe; son geste est sobre, élégant, énergique. Il est vraiment très beau, M<sup>e</sup> Allou, dans ses moments de verve, la tête haute, le visage animé, le regard dominateur, l'accent convaincu, toute sa personne enfin enflammée du feu sacré et concourant au magique effet de sa grande voix!

Cependant, aux auditeurs désireux de garder entière leur impression d'admiration, nous conseillerons de quitter la salle d'audience avant que la parole aigre, incisive et quelque peu cauteleuse de M<sup>e</sup> Bétolaud, l'adversaire accoutumé de M<sup>e</sup> Allou, vienne apporter sa dissonance parmi les derniers échos du discours qui vient de les transporter. Les éblouissantes draperies de pourpre qui miroitaient à leurs yeux tomberaient bientôt, à leur grand désenchantement, arrachées par une main brutale et laissant à nu l'échafaudage éphémère et vacillant qu'elles recouvraient.

Les biographes nous apprennent qu'Édouard Allou naquit à Limoges en 1820, et nous ne pouvons nous empêcher de voir en lui un représentant typique et remarquable de cette forte race auvergnate si bien douée sous tant de rapports, si intelligente, si persévérante et si âprement ambitieuse. — M. Allou

M<sup>e</sup> ALLOU, RÉCEMMENT NOMMÉ SÉNATEUR.

(d'après une photographie de M. Truchelut.)

fit ses études à Paris, au collège Bourbon; puis il suivit les cours de l'École de droit. En 1844, il obtenait le diplôme de licencié et se faisait inscrire au barreau de Paris. Bientôt après, il débuta en plaidant diverses causes à la cour

avocat ait cru devoir prêter l'appui de sa parole aux détracteurs du vaillant soldat dont il occupe aujourd'hui la place au Sénat.

d'assises, et, après avoir passé deux ans dans une étude d'avoué pour se rompre à la pratique des affaires, il devint secrétaire de Liouville. Membre de la commission de réforme du code d'instruction criminelle (1849), avocat de l'administration des hospices et de la direction générale des douanes, M<sup>e</sup> Allou fut élu en 1852 membre du conseil de son ordre, qui le choisit pour bâtonnier en 1866 et en 1867. Parmi les nombreux procès dans lesquels il s'est distingué comme défenseur, nous citerons les affaires Paulmann, Mérentié, Dubouchay, Patterson, Mirès-Lafitte, Bauffremont, etc. En matière politique, M<sup>e</sup> Allou a été l'avocat de Proudhon, lors de son procès au sujet de son livre *L'Église et la Révolution*; du *Courrier français*, etc. En 1866, il adressa à l'*Ouest* d'Angers une lettre de revendications politiques qui eut un certain retentissement, et posa peu après sa candidature au Corps législatif dans la 4<sup>e</sup> circonscription de la Seine, non comme démocrate, mais comme libéral, car il ne voulait pas de révolution. Il n'obtint qu'une petite minorité aux élections générales et à l'élection partielle du mois de novembre suivant, où il échoua devant Glais-Bizoin. Depuis ce temps, M<sup>e</sup> Allou n'a cessé de faire de la politique à côté; son nom ne manquait jamais de figurer au bas des circulaires électorales des comités républicains; au mois d'avril 1873, il prit la parole dans les réunions publiques pour soutenir la candidature Rémusat. — Il nous sera permis de remarquer que son libéralisme primitif s'est peu à peu, et fort opportunément pour sa fortune politique, nuancé d'une teinte de plus en plus démocratique, et de regretter que le célèbre

CHARLES FRANK.

Par leur grève qui vient de se terminer, les mineurs de charbon de Pittsburg ont perdu \$250,000 de salaire. La grève a duré tout l'été. Les chemins de fer ont perdu pour \$200,000 de fret.

Le capitaine Gagnon, de la Police montée, qui administre la justice au Nord-Ouest, a condamné un sauvage du nom de Skeesik à quinze jours d'emprisonnement pour avoir battu sa femme. On lui coupa aussi la tresse de cheveux traditionnelle, ce qui constitua pour lui une punition plus sévère encore.

Une requête présentée par un avocat a été adressée à Washington pour demander la mise en liberté du sergent Mason, qui avait tiré un coup de feu sur Guiteau. Dans cette requête il est dit que le prisonnier a été illégalement emprisonné.

La compagnie du Pacifique Canadien a près de 5000 hommes à son service pour la construction du chemin de fer, au Nord-Ouest, à part ceux employés par la compagnie Longdon et Sheppard.

Les entrepreneurs sur la division ouest en ont autant sinon plus; ce qui fait au-delà de 9,000 travailleurs sur la ligne.

L'Exposition de Montréal, qui s'ouvrira le 14 du courant, aura évidemment un grand succès s'il faut en juger par les préparatifs qui se font, et l'encouragement que reçoivent de toutes les parties du pays et des États-Unis, les promoteurs de l'entreprise.

Huit steamers anglais et un allemand sont partis la semaine dernière de New-York avec de pleines cargaisons pour différentes destinations de France, d'Angleterre et d'Allemagne. Parmi les exportations se trouvaient 843,109 bushels de blé, la plus grande quantité qui ait jamais été expédiée de ce port en un jour.

Jeudi dernier, M. Warren Brown, propriétaire des moulins à scie de Repentigny, était sur une charge de bois, sur un tramway, entre le quai et le deuxième étage du moulin, lorsqu'il tomba sur le sol, d'une hauteur de trente pieds. Dans sa chute il a reçu des blessures d'une gravité telle qu'il est mort après trois heures d'agonie. Le défunt était âgé de 65 ans.

Il vient de s'établir à Montréal, sur la rue Sainte-Anne, une usine de fer plissé pour toiture (*corrugated iron*). C'est la seule de ce genre qui existe dans la puissance. Les Américains qui l'ont établie avaient été obligés de fermer leurs ateliers, aux États-Unis, à cause des grèves fréquentes des ouvriers. Ils emploient actuellement environ quarante ouvriers.

Julie Boivert, âgée de 19 ans, servante, a été arrêtée la semaine dernière par le sergent Bouchard, sous la prévention d'avoir empoisonné avec de la lessive de potasse concentrée une enfant de dix mois, fille de M. Téléphore Noël, menuisier domicilié No 371 rue Panet, Montréal, chez qui elle était employée.

On ignore les motifs qui auraient pu pousser la servante à commettre ce crime. Julie Boivert paraissait jouir de la plénitude de ses facultés mentales. Elle prétend qu'elle n'a rien donné à l'enfant. Cette affaire fait beaucoup de bruit dans notre ville.

Une grande compagnie de Philadelphie, ayant pour objet la fabrication des ponts en fer, se propose d'ériger une succursale de ses ateliers à Longueuil. Cette compagnie a déjà établi une agence à Toronto, et demande à la ville de Longueuil, pour en établir une sur son territoire, une subvention annuelle de \$1,000 pendant dix ans, ou la concession d'un terrain de 10 arpents situé sur le fleuve près du chemin de fer, le South Eastern. Nous croyons savoir que la municipalité a pris la chose en considération et que son choix s'est porté sur la concession du terrain.

Dimanche, à l'issue de la messe, les fidèles de la paroisse de Saint-Jacques de l'Archigan, présentèrent une adresse accompagnée d'une magnifique montre en or à leur digne et vénéré pasteur, M. l'abbé L. A. D. Maréchal, qui, comme on le sait, vient d'être appelé à succéder à Mgr Lorrain, dans la charge de vicaire-général. C'était un témoignage de gratitude mérité à des titres qu'eux seuls peuvent apprécier à leur juste valeur.

Ce vénérable prêtre répondit en des termes qui resteront longtemps gravés dans le cœur de ses chers paroissiens.

Maladies de Bright, diabète, du foie, des rognons, etc., peuvent être guéries par l'usage des Amers de Houblon, et soyez certain que vous reviendrez à la santé.

QUELQUES COMBLES !

- Le comble de la politesse : S'incliner devant l'opinion.
- Le comble de l'amour du métier pour un barbier : Raser les maisons.
- Le comble de la pudeur : Se refuser à regarder le derrière d'une maison.
- Le comble de l'habileté pour un bûcheron : Fendre l'air.
- Le comble de la dignité pour un cocher d'omnibus : Ecraser les passants de son mépris.

MÉRITE MENTION.—M. W. F. Hoist, Camden, comté de Lincoln, P. Ont., s'exprime ainsi en parlant de l'huile de St. Jacob : " Je constate qu'après avoir souffert le martyre pendant plusieurs années et avoir essayé toute espèce de remède, rien ne m'a réussi comme l'huile de St. Jacob. Quelqu'un de ma famille qui a souffert aussi, a ressenti un grand soulagement après avoir fait usage de ce grand remède allemand qui mérite certainement d'être mentionné à haute voix."

Décès

M. Henri Olivier Marcotte, marchand, de Saint-Césaire, est décédé le 31 août, à l'âge de 39 ans.

Encore une victime de la phthisie pulmonaire ! Au commencement de la semaine dernière est décédé, chez son père, au No. 51 de la rue Saint-Christophe, à Montréal, un tout jeune homme qui n'avait pas encore 20 ans. M. Alfred Raymond.

C'était un bon fils ! Après Dieu, il aimait tendrement son père et sa mère ! Le pauvre enfant savait depuis longtemps qu'il devait quitter la terre ; il s'est préparé à bien mourir !

Ses obsèques ont eu lieu jeudi dernier à l'église St-Jacques. Toute sa famille et une grande quantité d'amis sont venus donner au défunt un dernier témoignage de sympathie et lui dire un éternel adieu !

Qu'il repose dans la paix du Seigneur !

LES ÉCHECS

Montréal, 7 septembre 1882.

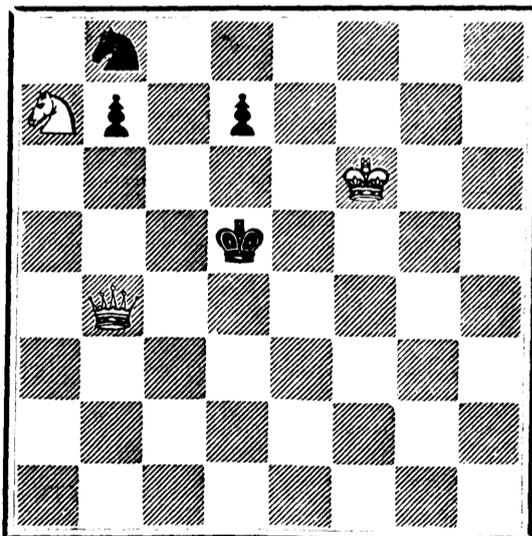
Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

SOLUTIONS JUSTES :

No. 324.—MM. A. P. F., Arthabaska; E. Legault, Ottawa; L. O. P., Sherbrooke; V. Gagnon, S. Tardieu, Québec; J. Maurien, H. Lupien, L. Dargis, M. Lafrenaye, P. Fabien, Montréal; F. H. Gingras, Trois-Rivières; N. P. Sorel; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. H. Guérin, Pointe-Lévis.

PROBLÈME No. 325.

Composé par M. SAMUEL LOYD.  
NOIRS.—4 pièces.



BLANCS.—3 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

SOLUTION.—No. 324.

Blancs.	Noirs.
1 D 6e F D	1 R 8e C
2 F pr. T. échec	2 R 8e F
3 D 4e F D, mat.	
	Si :
3 T pr. F R, mat.	2 R 8e T
	Si :
2 D pr. C	1 C 1er R
3 D 1er R, mat.	2 R 8e C
	Si :
3 T ou C, mat.	2 T ou F joue

NOTRE PRIME

Nous annonçons à nos abonnés que la Prime que nous leur offrirons cette année sera beaucoup plus belle que toutes celles que nous avons offertes jusqu'ici. Cette prime sera prête vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre prochain.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de Sirop Calmant de Mme Winslow. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

COLLÈGE D'OTTAWA

Dirigé par les RR. PP. Oblats.

CONFÈRE LES GRADES UNIVERSITAIRES.

LES COURS S'OUVRIRONT LE 6 SEPTEMBRE.

COURS COMMERCIAL ET COURS CLASSIQUE.

On donne une attention toute spéciale à l'étude des sciences pratiques. L'anglais est la langue officielle du Collège, mais les deux langues, anglaise et française, y sont également enseignées et parlées. L'enseignement du dessin entre dans le Programme et se donne gratuitement. Les différents Départements de l'enseignement et de la discipline sont confiés à des prêtres d'une longue expérience.

On veille avec un soin tout paternel à la conduite, à la santé, et aux progrès des élèves. Les parents reçoivent un bulletin mensuel.

Le Collège est éclairé au gaz, chauffé à l'eau chaude et pourvu de bains à l'eau froide et à l'eau chaude. Cours vastes et spacieux. Gymnase complet. Maison de campagne à un mille de la ville.

Les départements domestiques sont sous les soins des Sœurs de la Charité.

MEDAILLES PAPALES

Sa Sainteté Léon XIII vient de donner au Collège d'Ottawa une marque de haute distinction, en accordant une médaille annuelle pour les élèves du cours de Philosophie.

Pour tout ce qui concerne le cours d'études, la méthode d'enseignement, les examens requis pour les Grades Universitaires, voyez le Prospectus, que l'on envoie sur demande.

CONDITIONS : Pension, Enseignement, Lit et Garniture, Lavage et Honoraires du Médecin, payables d'avance au commencement de chaque terme, en Septembre et en Février.

COURS COMMERCIAL..... PAR ANNÉE \$150  
" CLASSIQUE ..... " 160

VARIÉTÉS

Gom-Gom va dernièrement passer un dimanche à la campagne chez un de ses amis.

—Sapristi ! lui dit-il, vous avez une mine superbe ! Ce que c'est que de respirer journellement l'air de la campagne ; on ne se douterait jamais que vous avez déjà eu neuf enfants !...

—Maman tu as de jolis bracelets à ton détroit.

—A mon détroit ! A mon bras, tu veux dire ?

—Eh bien, c'est la même chose, puisque le professeur a dit en classe qu'un détroit c'était un bras de mère.

Entre cavaliers-amateurs peu solides.

—Tu aimes le cheval ?

—Je l'adore !

—En somme, tu te tiens dessus ?

—Je me retiens surtout.

Un notaire, possesseur de deux enfants, dont l'un est bossu et l'autre qui ne l'est pas, parlait de ce dernier dans un salon et disait : " Quand j'ai fait mon droit..."

On a cru qu'il parlait basoche. Nullement, il parlait de son fils.

Dans une école primaire :

Le maître. — Parlez-moi des Médés. Quel était leur chef ?

L'élève.—Saint Médard.

Au bord de la mer :

Une jeune maman, après le bain, promène ses enfants sur la plage. Au bout d'un instant la jeune femme dit aux bébés :

—Nous allons rentrer, n'est-ce pas ? Je me sens la tête un peu lourde...

—Eh bien ! répond l'aîné, ôte tes cheveux ?

Au salon :

Deux visiteurs sont arrêtés devant le portrait d'un financier.

—D'où vient, dit l'un deux, qu'il n'a pas de gants ?

—Il n'en a pas besoin, répliqua l'autre, puisqu'il a toujours les mains dans nos poches.

Deux marchands de grains et de légumes des environs du marché sont en grande conférence.

—Eh bien ! et les fèves ?

—En hausse.

—Ah ! et de combien ?

—D'un demi-ton !

Dialogue noté au sortir d'un nouvel établissement situé sur le boulevard :

—Y a-t-il beaucoup de portraits de souverains ?

—Parbleu : rien que des figures de sires !



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL AVIS

Les trains spéciaux de PETIT MÉTIS continueront leur service les lundis 4 et 11 septembre, et le dernier de la saison, jeudi le 14, à 7.30 heures A.M.

Ces trains arrêteront à Rimouski, Bic, Cacouna, Rivière-du-Loup, etc., pour recevoir les voyageurs, se reliant à La Chaudière avec le convoi du Grand-Tronc, et à Québec avec le " train éclair " du chemin de fer du Nord, arrivant à Montréal à 9 heures P.M., ainsi qu'avec les bateaux de la Compagnie du Richelieu qui partent de Québec pour Montréal à 5 h. P.M.

Pour billets, tableau des heures de départ et d'arrivée et plus amples renseignements, s'adresser aux bureaux du chemin de fer Intercolonial, No. 136, rue St-Jacques (en face du St-Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef.

G. W. ROBINSON, Agent pour les passagers et le fret. Section Est.

Montréal, 28 août 1882.

L'HUILE ST-JACOB



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gossier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echauffements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Drogistes Et Commerçants De Medecines.

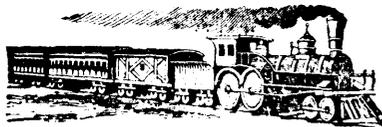
A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Été—1882

A partir du 3 JUILLET 1882, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Station and Time. Rows include Part de Pointe-Lévis, Arrive à Rivière-du-Loup, Cacouna, Trois-Pistoles, Rimouski, Little Métis, Métapédia, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, Halifax.

Ces trains viennent en connection à la Pointe-Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 10 heures p. m., et à Campbellton avec le steamer "St-Lawrence," partant les mercredis et samedis pour Gaspé, Percé, Paspébiac, etc.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Des BILLETS D'EXCURSION A PRIX RÉDUITS, par chemin de fer et par steamer, peuvent être obtenus pour tous les points du bas du fleuve Saint-Laurent, Macapédia, Basticonche, Baie des Chaleurs, Gaspé, Ile du Prince Edouard et tous les points des Provinces Maritimes.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 136, rue Saint-Jacques (en face du Saint-Lawrence Hall) Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef.

Moncton, N.-B., 1er juin, 1882.—52 f.

BULLETTIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

SEPTEMBRE 1882

Table with columns: Distributeurs, DÉPECHES, Fermées. Rows list various routes like Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, Dépeches Locales, Etats-Unis, Grande-Bretagne.

EXPOSITION

PROVINCIALE

Agricole et Industrielle

À MONTRÉAL

Du 14 au 23 Septembre prochain

\$25,000 OFFERTS EN PRIX

Terrain spacieux et bâtisses magnifiques pour l'exposition des animaux, manufactures, instruments d'agriculture et de machines en opération.

L'exposition s'ouvrira le 14 septembre ; les animaux n'arriveront que le 18, date après laquelle l'exposition sera au grand complet.

Les compagnies de chemins de fer et de bateaux à vapeur ont réduit leurs prix pour cette circonstance. Les exposants sont priés de faire leurs entrées le plus tôt possible.

Pour liste de prix, formules d'entrée et toutes autres informations, s'adresser aux sous-signés.

GEO. LECLÈRE, Secrétaire S. C. STEVENSON, conjoints. No 76, rue St-Gabriel, Montréal.

Mousseau, Archambault & Lafontaine,

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains.

L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL ..... \$200,000

ELECTROTYPERS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTRÉAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur. 1 machine patentée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND, Gérant.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTRÉAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

LORGE & OIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENSON & BROS., boîte 22, Northford Ct